

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CHATEAUBRIAND

(SUITE ET FIN)

Abusé par un singulier sophisme, Chateaubriand crut être utile à la grande cause qu'il défendait, en publiant presque en même temps que le *Génie du Christianisme*, deux romans, *Atala* et *René*, destinés à prouver le souverain empire de la foi sur les passions violentes et les orages du cœur; mais ces pages pleines de trouble, de feu, et où débordait l'agitation de sa propre âme, devaient produire un mal dont lui-même n'avait pu calculer la portée. *Atala* errant avec Chactas dans les savanes, et se frappant de ses propres mains pour rester fidèle à ses vœux, offrait un tableau séduisant et fatal, et ne laissait entrevoir, que bien faiblement, dans ce dénouement peu chrétien le pouvoir des idées religieuses; seul, le caractère du missionnaire représente la religion dans sa grandeur, sa bonté et sa raison sublimes. On aime la douceur qui découle de ces lèvres austères. La critique du temps n'épargna pas ce livre charmant, dangereux et bizarre, formé d'éléments disparates, où de jeunes sauvages expriment, dans un langage d'une naïveté affectée, tous les sentiments d'une époque raffinée; mais cette critique fut étouffée sous la sympathie, on aime *Atala* et Chactas, et si le bon goût se trouvait froissé, le cœur était séduit. *René* fut un livre plus dangereux, et qui enfanta une école de douteurs et de désenchantés dont l'action ne fut que trop évidente dans la première moitié de ce siècle. Chateaubriand, pour décrire René et la mélancolie, le dégoût, le malaise dont il était tourmenté, n'avait besoin que de s'étudier lui-même; un désenchantement inexplicable flétrissait pour lui les fleurs avant même qu'elles fussent cueillies; il doutait de lui et des autres.

Son cœur, lassé de tout, même de l'espérance,

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE — N° XII, — DÉCEMBRE 1878.

et surtout de l'espérance, éprouvait l'inexorable ennui que Bossuet a dépeint, dont il avait trouvé la peinture dans Job et dans ce livre de Salomon, qui commence par le mot éternellement triste : *Vanité des vanités, tout est vanité!* hormis aimer Dieu et le servir, ajoute le chrétien. La connaissance et l'amour de Dieu manquaient à René; aussi usa-t-il sa vie en rêves maladifs, en désirs indéfinis, en rêveries sans but; irrité contre la société et la vie telles qu'elles sont, et consumant dans une oisive tristesse son cœur, ses forces et son esprit : à côté de lui, Amélie, sa sœur, expie par la pénitence un amour coupable, et trouve dans la pratique sévère de la religion le seul remède à un malheur inexprimable. La foi et le repentir d'Amélie frappent moins l'imagination que le désespoir de René, et, depuis que le livre a paru, que de René dans les romans, sur la scène et dans le monde! Indolente et funeste tribu que Chateaubriand, son patriarche, a dû maudire plus d'une fois!

Ces trois livres, qui remuaient la France tout entière attirèrent sur leur auteur l'attention du Premier Consul; il voulut attacher Chateaubriand à sa politique, et sur la recommandation de Fontanes, il le nomma secrétaire d'ambassade à Rome.

Rome convenait à l'imagination de Chateaubriand, mais la diplomatie de Bonaparte, ses obscures intrigues autour du Vatican, ne convenaient pas à cette âme droite et fière; un crime, l'assassinat juridique du duc d'Enghien, rompit les liens qui l'attachaient au Premier Consul : il donna sa démission et rentra dans la vie privée. On doit à son séjour à Rome et au repos forcé qui le suivit une œuvre inégale, mais admirable en

quelques parties, les *Martyrs*, dont les temples païens, les Catacombes et le Colysée lui inspirèrent la pensée. Il avait, dans le *Génie du Christianisme*, célébré la beauté morale des ruines : « Tous les hommes ont un attrait secret pour les » ruines ; ce sentiment tient à la fragilité de notre » nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence... pourquoi les ouvrages des hommes ne » passeraient-ils pas, quand le soleil qui les » éclaire doit lui-même tomber de sa voute ? Celui qui lui qui le plaça dans le ciel est le seul souverain dont l'empire ne connaisse pas de ruines. »

Les ruines de Rome lui rappelaient et la chute du paganisme et la grandeur de l'Eglise au jour de ses combats ; de là naquit dans sa pensée une vaste composition poétique qui mettrait en présence les deux civilisations, les deux croyances, les dieux du Latium et le Dieu du Calvaire, et qui ferait rayonner au front des victimes toute la splendeur morale de l'Evangile. Il choisit pour son poème le temps de Dioclétien, et, par un heureux anachronisme, il y fait figurer les Barbares, nos premiers ancêtres, qui vont régénérer ce vieux monde païen par leur force, leur jeunesse et leur docilité aux enseignements du Christ.

La fable des *Martyrs* est très-simple. Un jeune grec, nommé Eudore, né d'une famille convertie par saint Paul, rencontre une belle jeune fille, nommée Cymodocée, fille d'un prêtre d'Homère, et élevée dans les fables et la philosophie païennes. Il l'aime, et il n'éprouve qu'un désir, celui de la gagner au Dieu véritable. Elle l'aime aussi, et elle consent à renoncer au culte de ses pères pour embrasser la foi de son époux. Cymodocée reçoit le baptême, ils vont être unis, lorsque la persécution se déchaîne, et les deux fiancés se retrouvent au Colysée et périssent ensemble. Les cris des païens : *Les chrétiens aux bêtes !* sonnent leur hymne nuptial ; mais ils sont les dernières victimes des fureurs de Dioclétien, et Constantin signe la paix de l'Eglise sur le tombeau d'Eudore son ami. Nous l'avouons, les *Martyrs* ont été l'étoile de notre jeunesse, nous y avons puisé le salutaire enthousiasme pour les grandes choses, l'amour de l'Eglise, l'admiration pour les saints et les martyrs, et si Augustin Thierry a pu dire que Chateaubriand l'avait rendu historien, nous pouvons lui rendre grâce, dans notre humble sphère, d'avoir élevé notre cœur et affermi notre foi.

Chateaubriand a fait entrer dans son œuvre tout le monde du IV^e siècle de notre ère ; on y voit les courtisans, les rhéteurs, les sophistes qui entouraient les Césars ; quand Eudore raconte sa jeunesse, il fait passer devant le lecteur les conquêtes romaines, la Gaule domptée, la Batavie en révolte, l'Armorique fidèle aux enseignements des Druides, l'Egypte, son luxe, ses mystères et les cénobites qui animaient les déserts et les hypogées ; puis, le poème nous mène

en Orient et nous montre la triste Jérusalem, frémissante sous la malédiction divine ; il revient à Rome, et les saints qui ont signé de leur sang la vérité du christianisme figurent tour à tour dans ses récits, et de cette mosaïque empruntée à des pays divers, à des époques différentes, l'art ingénieux de l'auteur a su faire un magnifique tableau.

Nous nous donnerons le plaisir de citer la belle lettre d'Eudore à Cymodocée, écrite de la prison, la veille du martyre.

« Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné pour » l'amour de Jésus-Christ, à notre sœur Cymodocée, désignée pour notre épouse et la compagne de nos combats, paix, grâce et amour. »
 « Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons » appris, avec une joie digne de l'amour qui est » pour vous dans notre cœur, que vous avez été » baptisée dans les eaux du Jourdain par notre » ami le solitaire Jérôme. Vous venez de confesser Jésus-Christ devant les juges et les princes » de la terre. O servante du Dieu véritable ! Quel » éclat doit avoir maintenant votre beauté ! Pourrions-nous nous plaindre, nous trop justement » puni, tandis que vous, Ève encore non tombée, » vous souffrez les persécutions des hommes ? Ce » nous est une tentation dangereuse de penser » que ces bras si faibles et si délicats sont abattus sous le poids des chaînes, que cette tête, » ornée de toutes les grâces des vierges et qui » méritait d'être soutenue par la main des anges, » repose sur une pierre dans les ténèbres d'une » prison. Ah ! s'il nous eût été donné d'être heureux avec vous... Mais loin de nous cette pensée. Fille d'Homère, Eudore va vous devancer » au séjour des concerts ineffables ; il faut qu'il » coupe le fil de ses jours, comme un tisserand » coupe le fil de sa toile à moitié tissée ; nous vous » écrivons de la prison de Saint-Pierre, la première année de la persécution ; demain nous » comparaitrons devant les juges à l'heure où » Jésus-Christ mourut sur la croix. Ma bien-aimée, notre amour pour vous serait-il plus fort, » si nous vous écrivions de la maison des rois, » et durant l'année du bonheur ? »

« Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née la » plus belle entre les filles des hommes ! Nous » demandons au ciel avec larmes qu'il nous permette de vous revoir ici-bas, ne fût-ce que pour » un moment : cette grâce nous sera-t-elle accordée ? Attendons avec résignation les décrets » de la Providence. Ah ! du moins, si nos amours » ont été courts, ils ont été purs ! Ainsi que la » Reine des anges, vous gardez le doux nom d'épouse, sans avoir perdu le beau nom de vierge. » Cette pensée qui ferait le désespoir d'une tendresse humaine, fait la consolation d'une tendresse divine. Quel bonheur est le nôtre, ô Cymodocée ! nous étions destinés à vous appeler ou la mère de nos enfants ou la chaste compagne de notre félicité éternelle ! »

» Adieu donc, ô ma sœur ! Adieu, ma colombe,
 » ma bien-aimée, priez votre père de nous par-
 » donner ses larmes. Hélas ! il vous perdra
 » peut-être, et il n'est pas chrétien : il doit être
 » bien malheureux !

» Voici la salutation que moi Eudore j'ajoute à
 » la fin de cette lettre :

» Souvenez-vous de mes liens, ô Cymodocée !
 » Que la douceur de Jésus-Christ soit avec
 » vous ! »

La noblesse et la douceur de ce langage éton-
 nent aujourd'hui ; le réalisme, qui nous environne
 et nous envahit, décrit, non des sentiments, mais
 des sensations, et il se plaît à appliquer sa science
 d'analyse aux détails les plus vulgaires et par-
 fois les plus vils. Que nous sommes loin des
Martyrs, et comme dans la dernière scène elle-
 même, où les chrétiens sont jetés aux lions, l'hor-
 reur du spectacle est sauvée par la beauté et la
 grandeur des sentiments ! Aujourd'hui, on décri-
 rait avec amour la robe du tigre, ses ongles et
 ses dents, et les convulsions des martyrs lorsque
 la bête féroce les broie sous ses mâchoires redou-
 tables. Ecoutez Chateaubriand : Cymodocée vient
 d'entrer dans l'arène :

« Le gladiateur commet à l'introduction des
 » martyrs n'avait pas d'ordre pour cette victime,
 » et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice ;
 » mais une des portes de l'arène, venant à s'ou-
 » vrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cy-
 » modocée s'élance comme une flèche légère, et
 » va tomber dans les bras de son époux.

« Cent mille spectateurs se lèvent sur les gra-
 » dins de l'amphithéâtre et s'agitent en tumulte.
 » On se penche en avant, on regarde dans l'a-
 » rène, on se demande quelle est cette femme
 » qui vient de se jeter dans les bras du chrétien.
 » L'horreur, le ravissement, une affreuse dou-
 » leur, une joie inouïe, étaient la parole au mar-
 » tyr : il pressait Cymodocée sur son cœur ; il
 » aurait voulu la repousser ; il sentait que cha-
 » que minute écoulée amenait la fin d'une vie
 » pour laquelle il aurait donné un million de
 » fois la sienne. A la fin, il s'écrie en versant un
 » torrent de larmes :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici !
 » Dieu ! Est-ce dans ce moment que je devais ja-
 » mais vous voir ! Quel charme ou quel malheur
 » vous a conduite sur ce champ de carnage !
 » Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ! Com-
 » ment pourrais-je vous voir mourir ?

« Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots,
 » pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos
 » livres saints : « La femme quittera son père et
 » sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai
 » quitté mon père, je me suis dérobée à son
 » amour pendant son sommeil ; je viens deman-
 » der votre grâce à Galérius ou partager votre
 » mort... »

« Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se
 » levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé.

» Eudore s'inclina respectueusement devant Cé-
 » sar. Cymodocée s'avance sous le balcon pour
 » demander à l'empereur la grâce d'Eudore, et
 » s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira
 » Galérius de l'embarras de se montrer miséri-
 » cordieux ou cruel : depuis longtemps elle atten-
 » dait le combat ; la soif du sang avait redoublé
 » à la vue des victimes. On crie de toutes
 » parts : « Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les
 » impies aux bêtes ! »

» Eudore veut parler au peuple en faveur de
 » Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :
 » Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chré-
 » tiens aux bêtes. »

» Le son de la trompette se fait entendre :
 » c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féro-
 » ces. Le chef des rétiaires traverse l'arène et
 » vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa
 » férocité.

» Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée un
 » combat à jamais mémorable : chacun des deux
 » époux voulait mourir le dernier.

» Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez
 » pas blessé, je vous demanderais à combattre
 » la première ; mais à présent j'ai plus de force
 » que vous et je puis vous voir mourir. — Cy-
 » modocée, répondit Eudore, il y a plus long-
 » temps que vous que je suis chrétien ; je pour-
 » rai mieux supporter la douleur ; laissez-moi
 » quitter la terre le dernier.

» En prononçant ces paroles, le martyr se dé-
 » pouille de son manteau ; il en couvre Cymodo-
 » cée, afin de mieux dérober aux yeux des spec-
 » tateurs les charmes de la fille d'Homère, lors-
 » qu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. La
 » trompette sonne pour la seconde fois. — On
 » entend gémir les portes de fer de la caverne du
 » tigre : le gladiateur l'avait ouverte. Eudore
 » place Cymodocée derrière lui. On le voyait
 » debout, uniquement attentif à la prière, les
 » bras étendus en forme de croix et les yeux le-
 » vés vers le ciel.

» La trompette sonna pour la troisième fois.
 » — Les chaînes du tigre tombent, et l'animal,
 » furieux, s'élance en rugissant dans l'arène.
 » Un mouvement involontaire fait tressaillir les
 » spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'é-
 » crie : « Ah ! sauvez-moi. »

» Et elle se jette dans les bras d'Eudore qui se
 » retourne vers elle. Il la serre contre sa poi-
 » trine ; il aurait voulu la cacher dans son cœur.
 » Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève
 » debout, et, enfouant les ongles dans les flancs
 » du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents
 » les épaules du confesseur intrépide. Comme
 » Cymodocée, toujours pressée dans le sein de
 » son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins
 » d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête
 » sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore.
 » A l'instant, la chaleur abandonne les mem-
 » bres de la vierge victorieuse ; ses paupières se

» ferment; elle demeure aux bras de son époux.
 » Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpé-
 » tue, descendent pour chercher leur compagne:
 » le tigre avait rompu le cou d'Ivoire de la fille
 » d'Homère. L'ange de la mort coupe en sou-
 » riant le fil des jours de Cymodocée. Elle
 » exhale son dernier soupir sans effort et sans
 » douleur, elle rend au ciel un souffle divin qui
 » semblait tenir à peine à ce corps formé par les
 » grâces. Eudore la suit un moment après dans
 » les éternelles demeures.

Les Martyrs furent, on le comprend, vivement admirés, vivement attaqués; et, tout en donnant parfois raison aux critiques, l'admiration demeure, car à côté de descriptions vivantes, de scènes qui provoquent le plus noble enthousiasme, on trouve toujours la sève du christianisme, les grands traits de son histoire, la pureté de sa doctrine, l'héroïsme de ses martyrs. Il est telle scène qu'on ne peut oublier: la première rencontre d'Eudore et de Cymodocée, l'épisode de Velléda, le prêtre Zacharie captif parmi les Francs, la reine barbare, devenue chrétienne, Cymodocée fuyant la maison de son père pour voler au martyre, toutes ces pages, lues dans la jeunesse, gravent dans la mémoire une impérissable image des beautés de notre religion.

L'Académie française appela Chateaubriand dans son sein, il devait succéder à Marie-Joseph Chénier. Il prépara son discours de réception dans lequel il jugeait non-seulement les œuvres de son prédécesseur, mais encore sa conduite politique et son hostilité constante envers la foi catholique. L'empereur, issu de la Révolution et qui ne voulait pas qu'on en critiquât les hommes et les principes, ne permit pas que ce discours fût prononcé: Chateaubriand ne céda point, il renonça à l'Académie (1814), et bientôt sa profonde antipathie s'accrut d'un juste ressentiment: Son cousin, Armand de Chateaubriand, fut arrêté comme soupçonné de conspiration en faveur des Bourbons, il fut arrêté, jugé et fusillé. L'auteur des *Martyrs*, blessé au fond de l'âme, se retira à la campagne; il vécut isolé avec ses amis pendant ces quatre ans qui le séparèrent de la chute de l'empire et de son entrée au pouvoir sous le roi Louis XVIII.

Avant même les *Martyrs*, il avait publié son *Itinéraire*, il avait visité la Grèce et l'Orient avant de les décrire; ce livre est un des plus aimables qu'il ait faits: il sait unir, dans ses descriptions, la poésie et la couleur à une rare exactitude, et ce charmant récit, trop ignoré de nos jours, n'a pas été remplacé.

Au point où nous en sommes, une nouvelle vie va s'ouvrir pour l'écrivain: il va quitter les régions sereines de l'art et de la littérature pour les voies orageuses de la politique: il y apportera ses talents, ses convictions, mais aussi l'ardeur et la susceptibilité de son caractère, et l'ère qui s'écoula depuis le retour de l'émigration jusqu'à

la chute de l'empereur, fut peut-être, à tout prendre, la plus heureuse et la plus brillante que connut Chateaubriand.

Pendant la campagne de France, admirable mais triste expiation de tant d'injustes conquêtes, Chateaubriand, prévoyant l'avenir, le génie est souvent prophète, préparait la brochure de *Bonaparte et les Bourbons*. Il y courait le risque de la vie, si cet écrit eût été découvert, alors que Napoléon régnait encore; on lit dans une note de Mme de Chateaubriand: « Si cette brochure avait été saisie, le jugement n'était pas douteux, la sentence était l'échafaud. Cependant l'auteur mettait une négligence incroyable à la cacher. Pour moi, j'étais dans des transes mortelles; aussi, dès que M. de Chateaubriand était sorti, j'allais prendre le manuscrit et je le portais sur moi. Un jour, en traversant les Tuileries, je m'aperçois que je ne l'ai plus sur moi, je ne doute pas de l'avoir perdu en route, je perds connaissance: de bonnes gens m'assistèrent et me reconduisirent chez moi. En approchant de la chambre de mon mari, je me sentais de nouveau défaillir: j'entre enfin, rien sur la table, je m'avance vers le lit, je tâte l'oreiller, je ne sens rien, je le soulève, je vois le rouleau de papiers! Le cœur me bat chaque fois que j'y pense. » Que je serais malheureux, ajoute Chateaubriand, si j'avais jamais pu causer un moment de peine à madame de Chateaubriand!

Cette brochure parut pendant les derniers jours que Bonaparte passa sur la terre de France (1814). « J'appris à la France, dit l'auteur dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ce que c'était que l'ancienne famille royale, je dis combien il existait de membres de cette famille, quels étaient leurs noms et leur caractère. Louis XVIII déclara que ma brochure lui avait plus profité qu'une armée de cent mille hommes. »

Ce brillant et juste succès poussa Chateaubriand dans la carrière politique, il prit une part active aux journaux qui soutenaient la monarchie, et lorsque le retour de l'île d'Elbe eut envoyé à Gand le vieux roi et la famille royale, Chateaubriand les suivit; là encore il écrivit, *Némésis*: la muse vengeresse, lui dicta les plus éloquentes plaidoyers en faveur de l'antique dynastie, qui avait rendu la liberté à la France. Ses services étaient grands, on ne pouvait les méconnaître, et pourtant le roi goûtait peu cet impétueux auxiliaire. Le roi sentait que la situation avait besoin de délicats ménagements, et que Chateaubriand, avec son ardeur et ses rancunes d'émigré, était peu propre aux accommodements. Et la France avait tant besoin de paix! Pourtant, on conçoit que la généreuse fierté de Chateaubriand se soit révoltée en voyant entrer, dans les conseils du roi, Fouché, le régicide Fouché, mais on blâme les susceptibilités de son orgueil, lorsqu'il se brouille avec M. de Villèle, l'intelligent et dévoué serviteur de

la monarchie. Chateaubriand fut ambassadeur à Berlin et en Angleterre, et ministre des affaires étrangères, et, en cette qualité, il détermina la guerre d'Espagne, entreprise pour délivrer le roi Ferdinand VII, captif de ses sujets. Malgré le succès de cette guerre, ardemment conseillée par Chateaubriand et qui avait fait dire à la duchesse d'Angoulême ce mot touchant : *Il est donc prouvé qu'on peut sauver un roi malheureux!* Louis XVIII ne put supporter plus longtemps l'impétueux ministre, dont les talents et le caractère l'offusquaient : il le fit sortir du Conseil. Chateaubriand ne pardonna pas, n'oublia jamais, et cependant, il demeura fidèle au principe monarchique et lui sacrifia ce qu'il pouvait encore espérer d'honneurs et de fortune. En 1830, il refusa le serment à Louis-Philippe, et perdit ainsi la dignité de pair de France.

Cette destitution imprévue et imméritée eut le malheur d'entraîner Chateaubriand dans l'opposition : il révérait les idées monarchiques, mais il attaquait cruellement les serviteurs du monarque, et à la tribune et dans les journaux, il devint le chef de cette cohorte libérale qui, en voulant sauver la Restauration de ses propres excès, en accéléra la chute. Il cria toujours et du fond de l'âme : *Vive le roi!* sans vouloir écouter le flot montant de la Révolution. 1830 lui répondit : en trois jours, la royauté à laquelle il avait consacré sa vie s'écroula; il n'accepta jamais le fait accompli, et rentra sous sa tente pour n'en plus sortir. Il était âgé et pauvre, et il demanda noblement à sa plume le nécessaire de chaque jour.

Ses dernières années furent fécondes en œuvres : Les *Etudes historiques*, qui parurent en 1831, sont le résultat des travaux de toute sa vie, il avait toujours eu le désir d'écrire l'histoire et surtout l'histoire de France, mais les *Etudes* ne sont qu'un fragment de ce travail rêvé; elles renferment de très-belles pages sur les peuples barbares qui ont soumis le vieux monde romain. Il publia l'*Essai sur la littérature anglaise*, rapide et brillant tableau qui précède la traduction littérale du *Paradis perdu* de Milton. Des brochures légitimistes, qui remuèrent la France, sortirent de sa plume durant les années qui suivirent la chute des Bourbons; mais peu à peu le découragement politique le gagna, sa tristesse naturelle s'accrut de toutes les déceptions, de sa vie politique et de toutes les rigueurs de l'âge et des infirmités, il n'écrivit plus qu'un volume, peu étudié, la *Vie de Rancé*, et entra dans un profond silence avant que d'entrer dans le repos éternel. Il a dit lui-même : *La vieillesse est une voyageuse de nuit; la terre lui est cachée, elle ne découvre plus que le ciel.*

De la terre, il lui restait l'amitié exclusive et profonde qu'il eut pour madame Récamier. La beauté de cette femme célèbre l'avait attiré, la douceur exquise de son caractère le retint, et

pendant plus de trente ans leur affection fut inaltérable, elle demeura pure, et madame de Chateaubriand, que son mari n'avait pas gâtée, n'en fut pas jalouse. Le salon de l'Abbaye-aux-Bois devint le dernier asile où l'auteur de *René*, infirme, triste, morose, trouva quelque distraction : l'amitié de madame Récamier le consolait, et les hôtes de son salon, pleins de déférence pour son illustre ami, le distraient un peu de son incurable ennui. Il passait là toutes ses soirées, immobile, taciturne, se mêlant rarement à la conversation, et prenant plaisir dans le respect de tous et dans les soins délicats de la maîtresse de la maison.

Madame de Chateaubriand mourut en 1847, son mari lui survécut à peine d'une année; il vit la Révolution de 1848, il entendit le canon de juin tonner dans les rues, il sut la mort tragique de Monseigneur Affre, et il mourut avec les secours de l'église, complètement désabusé de la terre et ne comptant plus que sur Dieu seul. Ce fut le 4 juillet 1848. Il avait soixante-dix ans. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* furent imprimés peu après sa mort. Tous ses amis, tous ses admirateurs regrettèrent amèrement cette publication où Chateaubriand apparaît sous ses mauvais côtés, dans l'orgueil et l'irascibilité de son caractère. Pourquoi donc a-t-il voulu se peindre ainsi? Le monde le connaissait par ses talents et ses vertus : le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* avaient révélé sa foi, *René*, les orages de son âme, le *Congrès de Vérone*, son éloquence et ses vues politiques; cela suffisait à sa gloire; l'amertume et le scepticisme que respirent les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne sont pas dignes de sa renommée; des pages, admirables de couleur et d'harmonie, y sont effacées par de vilains portraits et des accents irrités et jaloux. Oublions ces taches, ne relisons pas les *Mémoires d'Outre-Tombe*; voyons en Chateaubriand une âme poétique et fière, fidèle au malheur, dédaigneuse de la fortune; admirons ce qui restera de lui, ses premiers écrits, et son style d'un éclat et d'une fraîcheur incomparables. La génération présente est ingrate pour lui : elle oublie ce qu'elle lui doit, il a renouvelé, par son art original, la littérature française; il a créé des écoles nouvelles en histoire et en poésie; sa forte impulsion se retrouve dans les meilleurs écrivains de notre temps, et les catholiques, fiers d'une science archéologique et religieuse qu'ils ne possédaient pas, le dédaignent et se montrent très-injustes et très-ingrats.

On sait que Chateaubriand, d'après son désir, repose près de Saint-Malo, son lieu de naissance; sa tombe, creusée dans un rocher qu'on nomme le Grand-Bé, s'avance au milieu de la mer, qu'il a tant aimée et tant chantée.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LIVRES D'ÉTRENNES

Nous ne donnerons pas ce mois-ci d'article bibliographique, réservant les nouveautés, œuvres légères ou sérieuses, pour l'année qui vient; mais songeant aux étrennes, nous offrons à nos lectrices un choix de livres, les uns illustrés, les autres, dans leur belle simplicité native, qui peuvent être offerts : aux enfants, aux très-jeunes filles et aux jeunes garçons, aux jeunes femmes, aux hommes, pères, frères et neveux. Remarquons que les livres édités par les grandes maisons de librairie, ornés, en vue des étrennes, de ce que la gravure a de plus parfait et l'art du relieur de plus splendide, sont des livres bons à lire et à conserver. Notable amélioration sur les temps passés où on illustrait ce qui n'était pas lisible; j'en appelle à tous ceux qui ont possédé des *keepseaks* et des volumes à images d'il y a vingt ou trente ans. *Belle tête, ma foi, mais de cervelle point.* On ne pourra pas faire le même reproche aux publications actuelles.

Pour de très-petites filles.

LES PETITES FILLES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, album, chez Bernardin Bèchet, 31, quai des Augustins.

Pour un enfant.

Les ouvrages de M^{me} de Stoltz. (Hachette. Bibliothèque rose). — Légendes et Récits, par M^{me} de Witt-Guizot. (Hachette).

Pour une très-jeune fille.

UNE SŒUR, par M^{me} de Witt-Guizot. (Hachette).

LES ILLUSIONS DE THÉRÈSE

(SUITE ET FIN)

« Zénobie, ma bonne Zénobie, tout est perdu !

— Voyons, qu'y a-t-il encore ?

— Ah ! l'affreux malheur ! M. Saint-Martin arrive ! Qu'allons-nous devenir ?

— Est-il ici déjà ? demanda madame Rouleau, sans rien perdre de son calme, mais en pâlisant légèrement.

— Ici ! pas encore, grâce à Dieu !

Grand volume avec gravures. — LA TOUTE PETITE, par Girardin. (Hachette).

Pour un jeune garçon.

TOM BROWN, scènes de la vie de collége en Angleterre. (Hachette).

HISTOIRE D'UN ENFANT, par Al. Daudet. — HECTOR SARVADAC, par Jules Verne. (Librairie Hetzel).

Pour une jeune fille ou une jeune femme.

LE MARIAGE CHRÉTIEN, par Mgr Dupanloup. Très-joli volume. (Chez Ch. Douniol). — LA JOURNÉE DE LA JEUNE FILLE, par M^{me} Bourdon, 2 volumes. (Chez Allard, rue de l'Abbaye, 13). — PRIMAVERA, par M. MARYAN. (Chez Bray et Retaux).

Pour un jeune homme.

HISTOIRE DE MONTESQUIEU, par Vian. (Librairie Didier). — LA JEUNESSE D'ELISABETH, reine d'Angleterre, par Wiesener. (Hachette).

LES GRANDES ÉCOLES CIVILES ET MILITAIRES DE LA FRANCE, par Mortimer d'Ocaguel. (Librairie Hetzel).

L'ART DE LIRE A HAUTE VOIX, par Ernest Legouvé. (Librairie Hetzel).

Pour un homme.

LES LETTRES DE DOUDAN, 4 volumes. — HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS, par Chavériat. (Plon).

LES ORGANES DE PARIS, 6 volumes, par Maxime du Camp. (Hachette).

LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, par l'abbé Bougaud. (Chez Poussielgue, rue Cassette).

— Dieu ne prendra pas parti pour nous en cette affaire, ne te fie donc pas à sa protection. Allons ! secouez-vous un peu, monsieur Rouleau, tâchez de me mettre au courant de ce qui se passe.

— Comment t'expliquer, ma chérie... Deshoulières sort d'ici... il m'a appris qu'une lettre lui était parvenue.

— Après ?
 — Au sujet de notre affaire.
 — Donnez-la moi, cette lettre ?
 — Comment sait-elle qu'il me l'a remise ? se dit le petit homme éperdu d'admiration. »

L'épître qu'il tira des profondeurs de sa poche était d'une écriture inconnue et sans signature ; elle ne contenait que les lignes suivantes :

« Si M. Deshoulières désire recevoir des nouvelles de M. Fabien Saint-Martin, le neveu de feu M. Moreau, il n'a qu'à se présenter à l'hôtel du Lion-d'Or, à Pont-Huine, entre midi et trois heures, le 20 novembre prochain. »

L'adresse portait le timbre de Paris.

Le 20, c'est aujourd'hui, murmura en pinçant les lèvres madame Rouleau, dont la pâleur avait augmenté visiblement.

« Cent quatre-vingts francs par mois ! Nous n'aurons plus nos cent quatre-vingts francs par mois ! gémit le notaire.

— Et M. Deshoulières s'est déjà mis en route ?

— Non, car madame la Préfète vient de le faire appeler en toute hâte. Il était furieux, absolument comme si ce Saint-Martin était la personne qu'il désirât le plus voir au monde. Tu n'as donc pas compris, Zénobie, que c'est moi qui dois faire le voyage ?...

— Comment aurais-je pu comprendre que nous avons les atouts en main, alors que je t'entendais crier sur tous les tons : nous sommes perdus ! nous sommes ruinés ! Mon pauvre Ignace !... Fais-moi le plaisir de me dire si tu deviens aveugle ou idiot ?... Voyons, à quelle heure comptes-tu partir ?

— Il me reste une demi-heure pour prendre le train.

— Bon ! ne me romps pas la tête. »

Madame Rouleau demeura plongée dans ses réflexions ; puis, au bout de cinq minutes pendant lesquelles on n'avait entendu que le bruit de la pluie fouettant les vitres, elle reprit la parole d'une voix calme et mesurée :

« Vous allez courir à la gare et prendre votre billet pour Pont-Huine. Ce soir, vous reviendrez par le dernier train. Selon toute probabilité M. Deshoulières vous attendra au chemin de fer.

— Et que faudra-t-il lui dire ?

— Que vous n'avez rien vu, rien appris, rien fait. Votre voyage aura été inutile ; personne ne se sera présenté à l'hôtel. Si vous hasardez une réflexion de votre cru, tout est gâté. Etes-vous capable de faire cela ?

— Chaque jour nous nous compromettons davantage, soupira Rouleau, en essuyant la sueur qui perlait sur son visage.

— Je vous répète qu'il n'y a rien à gagner sans risques. Reste à savoir si vous voulez vous arrêter en si bon chemin pour ouvrir vos bras à M. Saint-Martin.

— C'est que le docteur va m'accabler de questions. Sa franchise, sa rudesse me déconcertent.

— Raison de plus pour vous en tenir à ce que je vous ai dit. »

Le petit notaire n'avait plus qu'à se soumettre. Pour sa part, l'avarice et la lâcheté le sollicitaient suffisamment ; mais jamais il n'eût tenté un coup aussi hardi sans l'insistance de sa femme dont les audaces l' alarmaient. Toutefois, elle avait l'art de dissiper d'un mot ses terreurs au moment de l'action. Cette fois comme à l'ordinaire le chétif Ignace obéit ponctuellement. Il prit son chapeau, ses gants de filoselle, son parapluie et se rendit à la gare. Pendant toute la journée, madame Rouleau traita Thérèse beaucoup mieux qu'elle ne l'avait fait depuis des mois.

Le soir vint : mademoiselle Veillot assise entre les deux enfants qui étaient censés préparer leur leçon du lendemain, les surveillait de son mieux. Octavie se tenait droite devant un livre ouvert, l'œil et l'oreille au guet, car elle était curieuse pour le plaisir de rapporter ensuite. Adolphe plus sincère, déclarait tout haut qu'il n'était pas d'humeur à travailler : il renversait sa chaise, répandait l'encre sur ses cahiers et sautait par intervalle à travers la chambre.

« Mademoiselle, maman trouve qu'Adolphe sait moins d'histoire maintenant que le jour où vous avez commencé à lui donner des leçons, dit, faute de mieux, mademoiselle Octavie.

— J'en sais plus que toi, riposta monsieur Adolphe, sans interrompre ses exercices autour de la table. J'en sais plus que toi, que mademoiselle et que bien d'autres ! »

Octavie haussa les épaules.

« Oui, j'en sais plus que vous tous, et je le prouverais bien si je voulais... seulement je ne veux pas !

— Adolphe ! ordonna Thérèse avec impatience, revenez vous asseoir.

— Elle est si orgueilleuse cette Octavie ! reprit le gamin d'un air de triomphe. Elle s'imagine que maman lui dit tout, mais elle se trompe. Elle n'est qu'une petite fille, pas vrai, mademoiselle ? Moi je suis bien plus savant qu'elle, et plus sage.

— L'institutrice qui venait ici avant vous n'aurait jamais permis à mon frère de se conduire comme cela, mademoiselle, s'écria Octavie en colère. C'est depuis que vous êtes chargée de nous...

— Va, elle ne nous donnera pas longtemps des leçons, à présent, fit Adolphe, avant que Thérèse pût intervenir : M. Saint-Martin est arrivé.

— Fabien ! »

La chambre tout entière se mit à tourner autour de Thérèse ; elle saisit la table des deux mains pour ne pas tomber. Quand elle revint à elle, les enfants la regardaient avec des yeux écarquillés par la curiosité chez Octavie, par l'inquiétude chez son frère. Thérèse s'écria aussitôt avec un accent de gaieté que ses élèves ne lui connaissent pas jusque-là :

« M. Saint-Martin est arrivé, as-tu dit, mon petit Adolphe ? »

Personne ne répondit. Octavie avait poussé le genou d'Adolphe sous la table pour lui faire comprendre qu'il pourrait bien être puni s'il répétait ce qu'il avait entendu le matin, en passant devant la chambre de sa mère, et Adolphe se rappelait certains désagréments qu'il s'était attirés à deux ou trois reprises pour avoir répété des paroles échappées à ses parents. Au lieu de répondre, il battit le rappel sur la table.

« Adolphe, mon cher petit Adolphe, M. Saint-Martin est-il réellement arrivé ? » demanda une seconde fois Thérèse dont le regard brillait de joie.

Oui, elle voulait le croire ! Fabien était revenu et avec lui allaient s'envoler ses chagrins comme de mauvais rêves ; tout était changé maintenant, tout était oublié.

« Où est-il, chers enfants, dites-le moi bien vite ; est-il dans la maison ? »

Adolphe ne sachant que répondre, prenait des airs discrets. Quant à Octavie, elle sentit qu'une faute considérable venait d'être commise et elle crut devoir intervenir pour la réparer.

« Vous ne devriez pas l'écouter, mademoiselle, il est trop petit pour comprendre les conversations qu'il entend.

— Si fait, papa l'a dit, s'écria résolument Adolphe, décidé à se donner de l'importance à tout risque. »

Déjà Thérèse descendait l'escalier quatre à quatre, et pénétrait dans le petit salon de madame Rouleau.

« Peut-être est-il là ? se disait-elle en tournant le bouton de la porte. »

Elle trouva M. et madame Rouleau seuls debout au milieu de la pièce ; ils se retournèrent vivement au bruit qu'elle fit en entrant ; leurs visages, celui du mari surtout, lui semblèrent livides ; peut-être était-ce un effet de la lampe, qui dans le moment, éclairait mal. Vraisemblablement quand la porte s'ouvrit sur eux ainsi à l'improviste, ils crurent voir entrer monsieur Saint-Martin en personne.

« Est-il ici ? demanda Thérèse avec animation, bien qu'un coup d'œil lui eût suffi pour voir qu'il n'y avait dans l'appartement que les époux Rouleau, changés, par sa question, en deux statues de pierre. Madame cependant se remit assez vite.

— De qui parlez-vous, ma chère demoiselle ? demanda-t-elle d'un ton aimable auquel n'était pas habituée la pauvre fille.

— De mon cousin, madame. Adolphe vient de me dire qu'il est arrivé.

— Adolphe ! oh ! le petit drôle ! fit la mère en levant les mains au ciel. — Puis se tournant vers son mari comme pour régler une affaire de famille, elle reprit :

— Il ne met certainement pas de méchanceté

dans ses inventions, néanmoins il ne faut pas laisser passer de pareilles histoires sans correction. Je vais... »

— Que voulez-vous dire ? s'écria Thérèse sous le coup d'un profond désappointement.

— Ma pauvre enfant ! soupira madame Rouleau en lui prenant les deux mains avec une tristesse hypocrite, ne lui en veuillez pas : il parle à tort et à travers de ce qu'il ignore, comme un bébé qu'il est. Jugez-en vous-même. Ne croyez-vous pas que j'aurais couru aussitôt vous avertir si M. Saint-Martin eût comblé nos vœux à tous en se présentant ici ?

— Ce n'est donc pas vrai... O madame ! en êtes-vous bien sûre ? »

Tout son bonheur s'était évanoui ; ses yeux se remplissaient de larmes et madame Rouleau, peu rassurée encore sur les conséquences de cette journée pleine d'émotions, la fit asseoir, continuant à tenir dans les siennes les mains qu'elle lui abandonnait dans son accablement.

« Je vais vous mettre au courant de tout, ma petite. Ignace, on vous demande en bas, dit la femme du notaire, lançant un coup d'œil significatif à son mari dont les regards désespérés allaient de mademoiselle Veillot à la porte, comme s'il s'attendait à voir paraître un nouveau personnage.

« Maintenant que nous sommes seules, écoutez : un mauvais plaisant a écrit une lettre anonyme... mon mari pourrait vous dire combien ces sottes facéties sont fréquentes en province... une lettre anonyme annonçant qu'on pouvait donner des nouvelles de M. Saint-Martin. Mon pauvre Ignace, — il est si bon, — a voulu en avoir le cœur net. Il m'a dit : « En affaires, on ne doit rien négliger, » et il est parti tout de suite, il a abandonné son étude une journée tout entière pour n'avoir aucun reproche à se faire. Ce soir, il est rentré, n'en pouvant plus ! Je vous quitte pour aller lui servir sa soupe.

— Et il n'a rien appris, madame ?

— Rien absolument. J'en étais sûre d'avance ; cependant je n'ai pas eu le cœur de battre en brèche ses illusions. Je voulais, bien entendu, vous épargner cette déception, ma chère demoiselle, quand un petit sot est venu détruire tout le fruit de ma prévoyance. Il aura entendu quelques mots en passant et en aura fait son profit. Que voulez-vous... il est bien loin malheureusement de l'admirable discrétion de sa sœur ! »

Thérèse se leva par un mouvement automatique.

« Excusez-moi, madame, je remonte dans ma chambre, dit-elle d'une voix éteinte qui révélait sa souffrance.

— Il ne faut pas trop penser à ce Fabien, reprit madame Rouleau, avec un petit accent maternel très-singulier dans sa bouche. Les hommes vont et viennent et disparaissent comme des ombres ; personne ne doit compter sur eux. En

attendant, dites-vous bien que vous avez un abri assuré, quoi que puisse faire M. Deshoulières. Car moi, j'ai du cœur, voyez-vous ! —

La jeune fille ne répondit pas ; après avoir écouté madame Rouleau jusqu'au bout sans l'interrompre, elle alla s'enfermer dans sa chambre. Là, elle tomba sur son lit, en poussant un long cri de douleur qu'on eût pu traduire par ces mots :

« C'en est trop ! »

VII

C'en était trop, en effet ; l'espoir qui avait si longtemps soutenu Thérèse s'éteignit du coup. Madame Rouleau pendant plusieurs jours l'entourait d'égards, puis quand il lui fut bien prouvé qu'on n'entendrait plus parler du rendez-vous mystérieux donné au *Lion-d'Or*, elle reprit ses allures d'autrefois. Cependant Thérèse passait d'une insensibilité malade à un état d'irritation violent contre ses oppresseurs. Sa santé s'altéra. L'univers semblait l'avoir abandonnée ; Fabien comme les autres ; cependant elle l'aimait toujours.

Cette année-là, l'hiver fut singulièrement variable. Les détenteurs de thermomètres étaient fiers des succès d'étonnement qu'ils obtenaient parmi leurs voisins, en leur faisant part des hauts et des bas inopinés de leur instrument. Il y eut des froids rigoureux et de grandes chutes de neige ; la rivière semblait rouler de l'encre entre ses rives d'un blanc éblouissant. Les femmes ne s'attardaient plus à jaser au marché. Les gamins avaient organisé des montagnes russes sur la pente rapide des rues. Puis brusquement, tout cela changeait, et il survenait une humidité douce, tout à fait en désaccord avec la saison.

Par une après-midi de beau temps, madame Rouleau alla faire des visites avec ses aimables enfants. Le petit notaire était caché au fond de son étude ; Thérèse se trouvait seule quand arriva le docteur. C'était elle justement que celui-ci cherchait.

Les demi-mots que le vénérable évêque avait lancés avec intention au sujet des Rouleau, l'avaient fait réfléchir ; personne ne pouvait être plus candide, plus confiant que ne l'était en général Max Deshoulières ; les hommes dont toute la vie est absorbée par le travail et la pratique du bien restent semblables à des enfants sous ce rapport, mais sa confiance n'était pas de l'aveuglement.

« Je suis certain, lui avait dit Monseigneur, que vous saurez remplir votre devoir mieux que personne, quelque difficile que ce devoir puisse être. Or, le devoir d'un tuteur était de s'enquérir de la santé, du bonheur, des goûts et des besoins de sa pupille plus souvent qu'il ne l'avait fait peut-être. Monseigneur l'avait jugé trop favorablement, sa conscience n'était pas tranquille. »

A la vue du visage amaigri, de la démarche languissante de Thérèse et de certains symptômes, maladroits que son œil expérimenté saisit aussitôt, le docteur recula d'un pas.

« Vous avez été souffrante, mademoiselle, lui demanda-t-il, tout inquiet. »

Thérèse secoua la tête.

« Que vous est-il donc arrivé ? »

— Rien ne peut m'arriver, monsieur, répondit-elle en étouffant un soupir. Rien ne peut se produire dans la vie monotone que je mène.

— Pauvre enfant ! Cette vie vous paraît donc bien dure ?

Elle le regarda étonnée. Ses yeux exprimaient une si tendre compassion, sa voix trahissait un intérêt si vif ; décidément, il était bon, quoi qu'on eût pu lui dire !

« Parlez, continua M. Deshoulières. Que puis-je faire pour améliorer cette situation dont vous souffrez. C'est votre bien que je veux, rien que votre bien, et vous m'obligerez en m'indiquant le moyen de vous servir. »

— Monsieur, demanda Thérèse évitant de répondre, vous n'avez rien appris au sujet de ce prétendu rendez-vous à l'hôtel du *Lion-d'Or* ?

— Non, je regrette de n'être pas allé moi-même aux renseignements quoique, après tout, j'en eusse pu apprendre rien de plus que ce qu'on a dit à Rouleau. Rouleau prétend que nous ne sommes pas au bout des mystifications. C'est, dit-il, ce qui arrive dans toutes les affaires, qui ont un coin de mystère. On a eu tort de vous parler de cela avant d'avoir tiré la chose au clair. A quoi bon vous imposer une déception nouvelle !

— Je l'ai su par les enfants, murmura tristement Thérèse. » Puis avec une énergie qui la surprit elle-même, elle s'écria, les larmes aux yeux :

« Promettez-moi, je vous en prie, de me prévenir chaque fois qu'il y aura une lueur d'espérance, fût-elle aussi vaine que celle-là. »

M. Deshoulières profondément ému par cet appel presque enfantin, lui prit les mains et dit d'une voix grave :

« Je vous le promets. »

— L'idée qu'on me cache quelque chose m'est trop pénible.

— Fiez-vous à moi. Cependant, d'où vient que vous soupirez de la sorte après un changement ? Ne pouvons-nous trouver quelque moyen de vous rendre heureuse, ici ?

L'accent de ces paroles était plus significatif que les paroles elles-mêmes.

Thérèse très-troublée, essaya sans y réussir de retirer ses mains de l'étreinte que leur infligeait le docteur. Celui-ci reprit d'une voix tremblante :

« Ecoutez-moi, Thérèse. Quand je suis venu ici, aujourd'hui, Dieu m'est témoin que je ne songeais pas à vous parler comme je vais le faire. C'est en vous voyant si triste, si changée, que l'entraînement de mon cœur est devenu

plus fort que ma volonté. Il me semble que je pourrais vous rendre heureuse et que votre bonheur serait en même temps celui de toute ma vie. Je ne suis plus jeune... peut-être même me trouvez-vous vieux... Oh! je ne me fais pas d'illusions; un homme simple, à l'écorce un peu rude n'a aucune chance de plaire aux jeunes filles; mais, mon enfant, je suis tout à vous, prenez-moi bien, tout à vous.

C'était bien tout ce qu'il possédait, tout ce qu'il y avait de noble, de généreux en lui, qu'offrait le docteur avec cet élan passionné d'un cœur qui se livre sans réserve. Thérèse cependant avait couvert son visage de ses mains.

« Non, s'écria-t-elle, non! »

Il se fit un moment de silence après lequel Deshoulières reprit d'une voix étranglée par la contrainte qu'il s'imposait.

« Pardonnez-moi, Je me suis mal expliqué sans doute. Je ne vous demande pas d'avoir pour moi tous les sentiments que j'éprouve pour vous. Ce serait impossible, sans doute. Je ne suis pas présomptueux, je ne suis pas fou... tout ce que je souhaite, c'est que vous me permettiez de vous donner le foyer qui vous manque. Vous souffrez, dites-vous, de ne pouvoir vous appuyer absolument sur personne. C'est déjà quelque chose que d'avoir un foyer à soi et le soutien d'un bras solide. »

De nouveau, il se fit une pause pendant laquelle Thérèse n'entendit que les battements de son cœur. Pourquoi ne plaça-t-elle pas sa main dans la main de cet homme loyal qui n'exigeait rien d'elle, rien que le droit de mettre fin au pénible servage qu'elle n'avait plus la force de supporter?

D'un côté, se dressaient devant elle l'existence la plus misérable, les mauvais traitements, la solitude, l'ennui; de l'autre, s'offraient tendresse, désintéressement, protection. Peut-être, hésita-t-elle l'espace d'une seconde, tant elle avait soif de tout cela, mais un mot que hasarda le docteur :

« Vous sentez-vous capable de m'aimer un peu? la rappela soudain à elle-même.

— Mon Dieu! Que dites-vous là, s'écria-t-elle, éperdue. En aimer un autre? Non, jamais. » M. Deshoulières chancela sous le coup, mais pour reprendre presque aussitôt ce calme apparent qui n'abandonne pas les caractères bien trempés dans les crises les plus douloureuses.

Thérèse en proie à une violente surexcitation nerveuse, s'était jetée sur un siège, les mains crispées, le visage couvert de larmes.

Il fit quelques pas à travers la chambre, puis, se rapprochant d'elle, dit avec une douceur qui la toucha jusqu'au fond de l'âme :

« Du moins, mon enfant, acceptez-moi pour ami, et dites-moi en quoi je vous ai fait de la peine. »

Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait parlé, mais sans doute elle prononça tout bas un nom,

car il répéta après elle : « Fabien, » puis un silence pénible se rétablit entre eux.

Quand Thérèse releva la tête, M. Deshoulières était assis, très-pâle. Presque involontairement, elle lui dit comme un enfant pris en faute :

« Ne soyez pas fâché contre moi ! »

— Pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt, demanda-t-il d'une voix brisée.

— Je pensais que vous l'aviez deviné... une fois, j'ai essayé de vous faire comprendre... tout le monde ici le savait, dit-elle d'une voix brisée.

— Alors votre mariage était chose convenue?

— Oh non! Mon oncle ne voulait pas en entendre parler. Il avait d'autres projets pour Fabien. J'ai été en partie cause de leur brouille; et depuis, Fabien m'oublie... Mais n'importe... n'importe. »

Sa voix s'éteignit dans un sanglot.

« Ma pauvre enfant, murmura M. Deshoulières en se rapprochant d'elle, combien vous avez dû souffrir!

Puis comme elle allait parler, il la prévint :

« Ecoutez-moi encore, dit-il. Je ne prétends pas vous faire croire que le coup n'ait pas été rude pour moi, très-rude même; si encore j'avais su... Mais non, j'étais aveugle... aveugle volontaire sans doute... Nous refusons de voir ce qui nous afflige. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous, Thérèse, que seul j'ai eu tort... avec le temps, nous oublierons tout cela et dorénavant nous sommes à l'abri de semblables méprises. Je veux être votre ami toujours. C'est un droit que je réclame.

— Oh! monsieur, s'écria Thérèse, je ne suis pas digne de tant de générosité. Que devez-vous penser de moi, une folle, une enfant qui espère quand même contre toute vraisemblance, contre toute fierté, car enfin Fabien a écrit autrefois qu'il renonçait au passé, à ses affections comme à tout le reste.

— Propos en l'air que tout cela, répliqua le docteur avec un triste sourire. On ne renonce pas si facilement aux choses ni aux gens, quand même on le voudrait. Si vous l'aimez, ne doutez de lui en aucun cas, ma chère enfant. Mille choses ont pu causer son silence; il a été imprudent sans doute, trop prompt à se décider, mais je veux croire que vous avez bien placé vos affections. Il reviendra. »

Ceci fut dit presque avec gaieté. Il voulait la consoler à tout prix. Chaque mot lui coûtait un cruel effort, assurément, mais que n'eût pas fait cet homme admirable pour alléger les peines de celle dont il voulait être tout au moins, l'utile protecteur? Il eut la triste satisfaction de voir le visage de Thérèse s'éclaircir à sa voix d'une lueur d'espérance.

« Et maintenant, au revoir, dit-il, en lui tendant la main. Rappelez-vous que nous avons fait pacte d'amitié à tout jamais.

— Vous me pardonnez, balbutia-t-elle...

— Vous pardonner, pauvre petite? A quoi donc servirait d'être amis si ce n'était à s'entraider

sans égoïsme? Vous n'avez rien changé à ma vie. Je n'ai jamais aimé personne avant vous, d'un autre amour que la charité, je pensais accomplir ma tâche en ce monde, seul, jusqu'au bout; un sentiment inconnu est venu me saisir à l'improviste, il s'est emparé de moi à mon insu, si bien que je ne puis plus croire qu'il fut un temps où il ne faisait pas partie de mon être. Ce sentiment sera immortel, Thérèse. Voyons! calmez-vous, il n'y a rien là que vous ne puissiez entendre. Certes, il m'a causé de bien amères douleurs, et pourtant je ne voudrais pas qu'il s'éteignît, et je remercie Dieu de me l'avoir donné. »

Thérèse écoutait avec attendrissement, ces graves et touchantes paroles. Combien l'homme qu'elle avait méconnu lui était supérieur! Elle avait toujours revendiqué le bonheur comme chose due, et lui, il acceptait la douleur comme un bienfait; elle n'avait trouvé qu'amertume dans le sacrifice, il s'y complaisait pour sa part; elle déclarait inacceptable le lot qui lui était échu en ce monde et ce juste acceptait le sien comme s'il l'eût mérité! Ce fut pour elle comme une révélation de ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le dévouement.

« Vous comprendrez maintenant, poursuivit le docteur de la même voix saccadée et vibrante, que dussé-je rester longtemps sans vous voir, ma constante préoccupation, ma plus grande joie sera de vous servir en tout, coûte que coûte, d'être, je le répète, votre ami... et le sien. Cela, vous n'avez pas le droit de me le refuser! »

Thérèse eût voulu lui exprimer sa reconnaissance; mais elle ne trouvait pas de mots. Elle lui tendit de nouveau une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres, après quoi il partit; elle l'entendit descendre l'escalier et parler à Nanon avant de sortir; puis, le bruit de la porte de la rue qui se refermait arriva jusqu'à son oreille. Elle regardait, sans les voir, les grands arbres dénudés du jardin en face, onduoyant sous le ciel gris. Elle était trop troublée pour se rendre compte de rien. Cependant il se passait en elle quelque chose qui ressemblait au prélude d'une nouvelle vie. La voix qui lui parlait tout bas, l'avertissait-elle enfin qu'il existait des biens préférables au bonheur, tel qu'elle l'avait autrefois compris? Peut-être. Et ces voix généreuses ont grande chance de se faire écouter quand nous ne leur imposons pas silence de parti pris.

VIII

Le plus grand regret de monsieur Deshoulières quelque profonde, quelque douloureuse qu'eût été sa propre déception de cœur, fut, en cette conjoncture, de ne pouvoir arracher Thérèse à une vie dont il était loin de deviner tous les menus supplices, mais qui néanmoins lui paraissait

fort triste à en juger par la pâleur, l'air morne et défait de la jeune fille. Il fit ce qu'il put, puisque Thérèse ne lui permettait pas d'intervenir plus directement dans le soin de son bonheur, il parla presque sévèrement à madame Rouleau, lui reprochant de négliger sa pensionnaire.

« N'y aurait-il pas moyen de la conduire dans quelques maisons respectables où elle verrait des personnes de son âge, où elle trouverait des distractions? »

A ceci l'épouse du notaire répondit que mademoiselle Veillot désirait s'en tenir exclusivement au cercle de la famille.

« Elle aime à partager avec moi les soins du ménage, ajouta hypocritement madame Rouleau, et donne même parfois des leçons aux enfants pour s'amuser. Pauvre chère petite! son enseignement n'a pas grande valeur, mais elle y trouve tant de plaisir, que nous la laissons faire!... Mes enfants sont si doux, si aimants! Adolphe surtout l'entoure d'une véritable idolâtrie... »

Comment l'âme honnête de Max Deshoulières eût-elle pu se douter des noirceurs et des perfidies que recélait l'âme d'une madame Rouleau? Thérèse ne s'était pas confiée franchement à lui, et Thérèse elle-même ne se doutait pas de l'étendue des reproches qu'elle aurait eu le droit de faire à ses prétendus protecteurs.

Peut-être est-il nécessaire que nos lectrices soient mieux informées, qu'elles apprennent enfin les détails du méfait perpétré par le notaire, à l'instigation de sa femme. L'un et l'autre avait, reconnaissons-le d'abord, agi sans calcul, sans plan déterminé, entraînés comme il arrive neuf fois sur dix, par une première mauvaise action, à commettre d'autres infamies de plus en plus graves. Le crime procède ainsi : au début rien n'est bien défini, le consentement est à peine formulé; on se lance, les yeux fermés, sur une pente glissante et on ne les ouvre que pour se trouver pris dans un implacable engrenage.

Il avait suffi de quelques paroles prononcées au lit de mort par feu M. Moreau pour que le petit notaire flairât, dès cet instant, une source de profits dans les difficultés inséparables de la liquidation d'un pareil héritage, pourvu, du moins, que M. Deshoulières restât longtemps en fonctions comme exécuteur testamentaire. Sa femme, en apprenant la teneur étrange de ce testament, l'avait fortifié aussitôt dans le projet d'exploiter la situation selon que le permettraient les circonstances. L'article relatif à la pension alimentaire de mademoiselle Veillot leur inspira d'abord l'idée d'accaparer la pauvre fille; puis, avec le temps des aubaines supplémentaires s'étaient présentées. Le retour du jeune Saint-Martin y eût mis fin, bien entendu; ils agissaient donc de retarder ce retour le plus possible. A l'instigation de sa femme, le notaire commença par supprimer deux lettres de l'absent qui, donnant son adresse dans l'Amérique du Sud, euz-

sent permis de le rappeler trop vite. Il ne fut pas difficile de faire écrire de Paris par un soi-disant homme de loi, ami de M. Rouleau, une ou deux réponses aux renseignements demandés, réponses évasives, rédigées dans le sens nécessaire : c'était là un pas décisif, tout simple qu'il parût, et son importun souvenir troubla souvent le sommeil du notaire. Quand il se réveillait la nuit, sous l'empire des préoccupations que lui donnait cette affaire, le petit malfaiteur croyait voir écrit sur le mur, en lettres de feu, le mot *DOE*, un bien vilain mot, et bien dangereux pour un homme de sa profession. Plus tard, il avait fallu parer, coûte que coûte, au fameux rendez-vous du Lion-d'Or, à Pont-Huïne et peu à peu, le ménage Rouleau s'était compromis si gravement que le retour de Fabien Saint-Martin aurait pris en s'effectuant, les proportions d'une catastrophe. Si Thérèse seulement eût accepté l'offre de mariage que lui avait faite monsieur Deshoulières, le danger eût été immédiat ; mais les Rouleau ignorèrent cet incident, et une crainte de plus ne s'ajouta pas, du moins, à celles qui depuis longtemps les dévoraient.

En revanche, ils se forgeaient sur un point des soucis chimériques, persuadés qu'ils étaient que Thérèse parlerait un jour à son tuteur, si jamais elle réussissait à l'entretenir seule à seul, des privations qu'elle endurait chez eux. En cela, ils faisaient grande injure à la délicatesse de cette jeune fille. Croyant fermement, — on le lui avait dit, — que la pension laissée par son oncle, ne suffisait pas à ses besoins, elle se fût gardée d'une plainte qui aurait eu l'air d'un appel à la générosité de M. Deshoulières, générosité dont elle ne doutait pas et qui lui imposait d'autant plus de réserve : personne, sauf madame Rouleau, ne la logerait, ne la nourrirait à de si chétives conditions. Cette pensée devait lui inspirer de la patience et même une sorte de gratitude. Combien l'opinion de Thérèse eût changé si elle avait su les emprunts fréquents déjà faits à la bourse toujours ouverte de son tuteur, par la cupide ménagère qui s'engraissait de cet argent sans l'en faire profiter !

Des mois passèrent sur ces malentendus, des mois pendant lesquels la bonne ville de C... vit s'accomplir plusieurs faits considérables, dignes de servir de texte à toutes les conversations de la société. Le préfet fut changé, on releva la garnison, une nouvelle troupe d'acteurs fit son apparition au théâtre. Thérèse seule ne s'intéressa que peu à ces révolutions ; l'unique événement qui lui importait se faisait toujours attendre.

Le printemps revint, hâtif et singulièrement doux. L'orpheline salua cette saison du renouveau avec délices, il lui semblait que le retour de Fabien dût forcément coïncider avec la pousse des feuilles. Sur les gens doués de cette jeunesse de cœur, qui, Dieu merci ! défie souvent les années, le printemps a une puissance irrésistible.

M. Deshoulières, qui avait passé de son côté un hiver assez triste, la subit malgré lui ; mais tous ses rêves de bonheur s'étaient envolés, après un règne bien court, il crut ne se réjouir que du changement favorable qu'avaient subi la santé, toute la physionomie de sa pupille. — Celle-là, du moins, pensait-il, sera heureuse ! L'avenir a des promesses pour la chère enfant... Pourvu que ce Fabien soit digne d'elle !... — C'était désormais, et sans qu'aucun sentiment personnel s'y mêlât, une de ses plus poignantes préoccupations. La conduite de ce jeune homme lui semblait égoïste à l'excès ; la façon dont il avait rompu avec son entourage, foulé aux pieds toutes ses affections, le silence prolongé qu'il gardait, tout cela lui semblait être l'indice d'un cœur froid et d'un caractère peu élevé.

Et, pendant que le docteur se tourmentait ainsi, les marronniers se couvraient de fleurs, la vaste plaine qui entoure C. se transformait en une mer de verdure, l'air retentissait du chant des alouettes. Il faisait chaud comme au mois de juillet. Cet été anticipé fut fécond en maladies de toutes sortes. C. n'est pas une ville salubre. Sa construction pêche contre les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Dans les rues étroites et tortueuses, bordées de vieilles maisons mal aérées, s'entasse une population d'année en année plus nombreuse. Rien n'a été fait pour l'agrandissement d'une cité qui compte quatre fois plus d'habitants qu'au siècle passé.

Des anciennes fortifications, à vrai dire, il ne reste que le mail ; du côté de la plaine a pu s'élever un faubourg habité par la population ouvrière. Malheureusement, ce faubourg occupe un terrain bas et humide dans le proche voisinage de la rivière qui lui prodigue ses miasmes. Aussi, la fièvre y sévit-elle plus encore que dans la vieille ville construite du moins en amphithéâtre. Cette année-là, l'épidémie qui revient plus ou moins violente à époque fixe, prit un caractère pernicieux, il s'agissait de fièvres typhoïdes ; cantonnées d'abord dans la ville basse, elles gagnèrent très-rapidement du terrain au temps de la moisson ; un soleil torride aidant, elles finirent par régner à l'état de calamité publique. Les familles riches n'hésitèrent pas à quitter la ville, l'hôpital regorgeait de malades, les sœurs manquaient, en dépit des renforts envoyés de la maison-mère ; les médecins étaient sur les dents, M. Deshoulières surtout montrait son zèle admirable.

« Mais il ne faut pas lui en savoir gré tant que cela, disait à Thérèse la vieille Nanon qui toujours gardait rancune au docteur ; c'est son métier de soigner, de guérir quand il peut. Qu'est-ce qu'il ferait donc sans cela ?... M'est avis qu'il n'y a là-dedans, ni bonté, ni charité, rien que l'habitude.

— Néanmoins, quand M. Deshoulières eut

sauvé deux de ses petits-neveux, sans vouloir accepter aucun salaire, la haine invétérée de Nanon s'apaisa quelque peu.

IX

Les promenades de Thérèse Veillot prirent à cette époque une singulière direction; elle les dirigeait de préférence vers la ville basse, vers les quartiers pauvres, vers les maisons infectées par la maladie. Elle allait s'asseoir au chevet de plus d'un indigent pour lui porter les menus secours dont elle pouvait disposer, les vacances des petits Rouleau qui étaient momentanément à la campagne, chez leurs grands parents, lui laissant quelque liberté dont elle profitait ainsi avec plus de charité que de prudence.

Un jour, M. Deshoulières la trouva au chevet d'un mourant; il fit un mouvement de surprise et une émotion profonde bouleversa son visage :

« Enfant, s'écria-t-il, que faites-vous ici?... Partez vite! Quelle imprudence!... »

— Oh! mon Dieu! répondit-elle, laissez-moi me rendre utile... si vous saviez le bien que me font les bénédictions de ces malheureux dont je suis l'obligée puisqu'ils me permettent de me dévouer à leurs maux! Sortir de soi-même, s'oublier, c'est bien bon!... Et la vie morne, la vie désespérée que je mène me pèse si cruellement... Permettez-moi de rester, de continuer ma tâche... On manque d'infirmières partout, même à l'hôpital, m'a-t-on dit. Et pour moi il n'y a aucun risque... puisque je n'ai pas peur...

Jamais elle n'avait parlé avec cette véhémence; M. Deshoulières en fut frappé; cependant il l'avait prise par le bras :

« Ce que vous demandez est impossible, Thérèse. Je suis responsable de votre vie, de votre sûreté, j'exige que vous vous retiriez sur-le-champ. Venez. »

Elle se laissa conduire docilement dehors; puis joignant les mains :

— Monsieur, lui dit-elle, il faut que je vous parle une fois pour toutes... Vous me comprendrez, vous qui pratiquez la bienfaisance d'une façon autrement haute que je ne pourrai le faire jamais. Je suis plus heureuse depuis que j'ai entrepris de soigner les malades que je ne l'ai été depuis bien longtemps. Je commence vraiment à croire que j'ai eu contre le couvent des préventions mal fondées, absurdes, et que cet asile me convient peut-être mieux qu'aucun autre... entendez-moi bien, monsieur... le couvent pour y rester. Vous l'avez deviné, peut-être, je souffre chez madame Rouleau de mille choses dont je n'accuse personne... Non... Mais enfin j'en souffre cruellement. Elle m'a défendu, hier encore, avec une violence, une brutalité que je lui pardonne, mais que je ne supporterais pas une se-

conde fois, de mettre le pied chez les malades... Ses enfants vont revenir, dit-elle. Au fait, elle a raison..., je ne voudrais pas apporter l'infection à ces innocents, mais je crois être maîtresse de ma personne, monsieur, maîtresse de ma vie. Puisque vous me défendez de soigner les malades chez eux, permettez-moi, du moins, de me consacrer à leur service dans les hospices. Nos pauvres sœurs succombent sous le fardeau, elles ont besoin d'aides. Conduisez-moi à l'hôpital, mon bon, mon cher tuteur, et demandez qu'on m'y emploie, qu'on m'y garde. Je ne veux plus retourner chez madame Rouleau.

Il y eut entre eux un long débat dans lequel le docteur eut recours aux prières et presque aux larmes, — car jamais son cœur n'avait été plus agité, — pour la détourner d'un dessein qui le désespérait. A bout d'arguments, il s'écria, et Dieu sait quel effort il lui fallut pour prononcer ce nom :

« Et Fabien! Vous ne pensez plus à Fabien. »

Elle releva la tête par un mouvement plein de fierté.

— Celui que j'aime ne voudrait pas me retenir, quand il s'agit d'un acte de générosité.

— Dieu veuille qu'elle le juge bien, pensa M. Deshoulières en refoulant un sanglot. Il céda enfin et conduisit lui-même sa pupille à l'hôpital Saint-Jean.

Les sœurs reçurent Thérèse avec bonté.

« Vous êtes bien jeune pour le métier que vous voulez faire, dit l'une d'elles que Thérèse reconnut avec un indicible plaisir pour la religieuse au sympathique visage et à la douce voix qu'elle avait rencontrée naguère sur la place de la cathédrale. Etes-vous sûre d'avoir la force nécessaire? »

Thérèse se recueillit une seconde, puis, relevant la tête, répondit naïvement :

« Non, peut-être, mais je la demanderai à Celui qui peut tout nous donner. »

— Vous vous bornerez au service de jour, mon enfant, » répondit en souriant la sœur, émue de sa foi profonde.

La conduite de Thérèse à l'hôpital fut simplement admirable. M. Deshoulières apprit à la juger, à l'aimer peut-être davantage encore, à regretter avec une nouvelle amertume que ce trésor dont il connaissait tout le prix dût être pour lui inaccessible.

Elle faisait avec un zèle attentif son apprentissage de garde-malade auprès des bonnes sœurs qui s'accordaient à dire que personne parmi les aides volontaires qui étaient venues se joindre à elles, ne montrait plus de courage et d'abnégation que mademoiselle Veillot. Et rapelons-nous que longtemps, une des formes de l'égoïsme, le souci exagéré de son propre bonheur, n'avait pas été étranger à Thérèse. C'était le germe salubre jeté une fois dans son âme par le docteur Deshoulières qui avait fruc-

tifié à son insu : Il lui avait donné l'exemple, de l'oubli de soi-même, du sacrifice, de vertus qu'elle s'efforçait maintenant d'imiter. Cet homme si modeste eût été singulièrement surpris si on lui eût dit cela ; il l'eût été davantage encore s'il eût pu comprendre que l'amitié sincère que lui avait vouée Thérèse depuis leur explication au sujet de Fabien se doublait depuis peu d'enthousiasme. En effet, elle le voyait à l'œuvre sur ce champ de bataille de l'hôpital où elle-même faisait son devoir dans la mesure de ses moyens : elle le voyait prodiguer au lit des malades, sa science, sa charité, tout ce qu'il y avait de grand et de bon dans son noble cœur. La tâche qu'ils accomplissaient en commun rapprochait comme malgré eux ces deux êtres, créés l'un pour l'autre, et formait entre eux un trait d'union indissoluble.

X

On conçoit que madame Rouleau n'avait pas appris la détermination imprévue de Thérèse sans une indignation qui ressemblait à de la rage. Néanmoins, elle se contint et lui écrivit des lettres doucereuses répétant que lorsqu'elle jugerait à propos de quitter l'hôpital, sa maison lui serait toujours ouverte.

Puis, alors que l'épidémie s'éloignait, de grandes pluies étant venues rafraîchir le sol aride et le ciel embrasé, Thérèse reçut un nouveau message de madame Rouleau, un message désespéré, celui-là, et baigné de pleurs sincères. Le petit Adolphe revenu depuis peu à C. était tombé malade.

Cette nouvelle jeta Thérèse dans une grande perplexité ; certes, elle n'avait aucune raison de chérir tendrement ni l'un ni l'autre de ses insupportables élèves, mais cependant, à force de patience, elle avait fini par obtenir du petit Adolphe, sinon d'Octavie, beaucoup plus récalcitrante, quelques progrès et même un peu d'affection.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle ; il serait peut-être content de me revoir.

On n'avait plus besoin d'elle à l'hôpital ; elle quitta les bonnes sœurs en leur disant :

« Il est bien possible que je revienne décidée à ne vous quitter jamais ; en tout cas, le temps que j'ai passé avec vous aura été le meilleur de ma vie. »

Puis, sans trop consulter M. Deshoulières qui lui eût rappelé ses griefs contre madame Rouleau, elle courut chez cette dernière.

En route, elle fit halte cependant à la cathédrale et il lui sembla que c'était un cœur nouveau qu'elle apportait aux pieds de Dieu, un cœur purifié, renouvelé. Elle avait vu la souffrance d'autrui de si près qu'il n'y avait plus place en elle pour la moindre révolte contre sa propre destinée.

« On peut me recevoir durement, pensa-t-elle, je n'y ferai pas même attention ! »

— Mais il n'y eut pas trace de dureté dans l'accueil de madame Rouleau ; cette méchante femme était une mère, après tout, et même une mère tendre, au fond ; il n'y a pas d'âme, si endurecie qu'elle soit, qui n'ait un point vulnérable. »

Quand Thérèse entra en demandant :

« Adolphe est-il bien malade ? Pauvre petit ! »

Elle lui prit la main et se mit à pleurer.

Quant à l'enfant, il tendit les bras à son ancienne maîtresse :

« Vous allez me raconter encore de belles histoires pour m'amuser ! lui dit-il d'une voix affaiblie... Vous êtes gentille d'être revenue. »

Et, l'instant d'après, Thérèse installée auprès de son lit, le distrayait, le dorlotait, réussissant à ramener sur ses pauvres lèvres pâles un sourire de contentement tel que sa mère fut prise d'une jalousie soudaine et se reprocha presque d'avoir rappelé cette étrangère que son fils lui préférait. Il se mêlait toujours de la violence et de l'amertume aux sentiments les meilleurs de madame Rouleau.

« Je vous laisse avec lui, n'ayant plus rien à faire ici, » dit-elle à Thérèse avec aigreur.

L'instant d'après, elle sanglotait sur l'escalier, tandis que la jeune garde-malade murmurait à l'oreille du pauvre Adolphe :

« Il y avait un roi et une reine... »

Le petit conte enfantin fut souvent redit, puis il arriva bientôt que l'enfant malade ne comprit plus, n'entendit plus rien que cette voix familière qui le calmait. Il tenait obstinément la main de Thérèse et gémissait quand elle voulait s'éloigner ou seulement faire un mouvement :

« Vous lui devenez indispensable, disait madame Rouleau avec dépit. »

— Ses façons avec Thérèse étaient incompréhensibles, tantôt tracassières, tantôt affectueuses... ; il y perçait une sorte de repentir. Quant au notaire, la peur de la contagion le retenait loin de la chambre de son fils.

— Va, lui disait sa chère Zénobie, va, tu n'es qu'un lâche. Quand je pense que pour toi, car c'est pour toi et pour nos enfants que j'ai agi comme je l'ai fait... Est-ce que j'ai besoin d'argent, moi qui ne m'achète pas deux robes dans l'année !... Quand je pense que c'est pour toi que j'ai trompé la confiance de cette brave fille qui soigne maintenant si bien notre pauvre petit Adolphe, je ne sais ce qui me prend... j'ai envie de te livrer à elle, pieds et poings liés... de lui tout dire... Advienne que pourra ! Le ciel, que nous avons offensé, me rendrait peut-être à ce prix mon petit ange qui se meurt, entends-tu, qui se meurt !

Et elle se tordait les mains. Au milieu d'une de ces pénibles scènes de famille, on frappa un jour doucement à la porte de l'étude où madame

Rouleau s'arrachait les cheveux, tandis que le notaire tremblait de tous ses membres.

Le docteur Deshoulières entra. —
D'une voix brève, haletante :

« M. Saint-Martin est arrivé, annonça-t-il. »

Un double cri s'échappa de la poitrine des coupables.

— Qu'on prévienne vite mademoiselle Veillot, ajouta le docteur sans y prendre garde.

— J'y vais, répondit madame Rouleau, d'un accent qui n'avait rien d'humain. Elle sortit de l'étude et monta l'escalier ; une tempête grondait dans son cerveau délirant, quand elle franchit le seuil de la chambre d'Adolphe. Là, tout était calme, solennel même. Thérèse priait, agenouillée auprès du lit, et à travers les lames des persiennes filtrait sur elle un long rayon de soleil.

Madame Rouleau éleva la voix :

« Mademoiselle Veillot ! »

— Chut ! dit celle-ci, je crois qu'il reprend connaissance.

En effet, pour la dernière fois, les yeux déjà vitreux du petit Adolphe cherchaient les yeux qui lui avaient tant de fois souri, et ses petites mains pâles, la main bienfaisante qui l'avait tant de fois soulagé ; il essaya de prononcer un nom, le nom de Thérèse... Ce fut tout... Sa tête roula muette sur l'oreiller.

Madame Rouleau n'était que trop punie : elle n'avait plus de fils.

XI

L'émotion qu'avait éprouvée M. Deshoulières en apprenant que Fabien venait d'arriver au château d'Ardron est facile à concevoir. Elle n'eut rien que d'atroce malgré tout ce qu'il put se dire pour donner le change à son propre cœur.

Thérèse allait être heureuse, mais à quel prix?... Il assisterait aux joies d'une réunion tant désirée, que suivrait de près, sans doute, un mariage prévu, et lui?... Eh bien, lui, il resterait à C. dans le même cercle d'existence qui lui avait suffi si longtemps... dont il ne pouvait plus, hélas ! se contenter aujourd'hui... il vieillirait tyrannisé, par sa servante, sans autre satisfaction que celle du devoir accompli...

Qui n'a pas, au moins une fois dans sa vie, traversé de ces périodes de désenchantement qui vous montrent désolée, sombre, aride, sans abri, sans oasis, la route que l'on est réduit à parcourir jusqu'au bout?...

Il semblait au pauvre Deshoulières, — maint voyageur en ce triste monde l'a cru comme lui et avant lui, — qu'il n'aurait pas la force d'aller jusqu'au bout...

Une ardente curiosité se mêlait à son accablement... il allait connaître son rival... pour constater sans doute, ajoutait-il en lui-même avec un serrement de cœur, les supériorités sans nombre

que ce jeune homme devait avoir sur le pauvre médecin de province aux cheveux grisonnants.

Oui, le sage, le vertueux Deshoulières était jaloux à cette heure critique et particulièrement douloureuse... il sentait s'élever en lui toutes les passions mauvaises et c'était là une honte, c'était un chagrin de plus.

Le trajet lui parut long de C. au château d'Ardron d'où Fabien Saint-Martin avait écrit pour lui donner rendez-vous.

Quand le vieux Mathieu l'annonça, ses jambes fléchissaient sous lui, il était mortellement pâle. Il lui sembla que M. Saint-Martin et le curé d'Ardron, assis auprès de ce dernier, remarquaient son trouble et qu'ils échangeaient un signe d'intelligence.

Fabien était un très-beau et très-élégant jeune homme, ce fut la première impression du docteur ; grand et mince avec des yeux noirs très-vifs dont l'expression ne plut pas du reste à l'observateur, prévenu sans doute, qui lui faisait subir en ce moment un rigoureux examen. La seconde impression de M. Deshoulières fut qu'on le recevait froidement, avec une roideur marquée.

Fabien s'était borné à un salut très-sec et semblait attendre qu'il parlât. Le curé d'Ardron, lui aussi, gardait le silence.

— Permettez-moi, monsieur, de vous dire combien je me félicite de votre retour, commença, non sans effort, M. Deshoulières en s'adressant au jeune héritier. Votre absence prolongée nous a tous jetés dans de grandes perplexités.

— Vous ne doutez pas que je n'eusse été fort heureux moi-même de pouvoir revenir plus tôt, répondit Fabien d'un ton railleur. Un héritage n'est pas aubaine si commune, qu'on puisse le recevoir avec indifférence : il ne pleut pas des millions... Mais, monsieur, si toutes les personnes qui désiraient mon retour, — Fabien appuya ironiquement sur ces mots, — n'avaient pas été plus empressées que vous-même de m'avertir, il est probable que je serais encore loin d'ici.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit le docteur avec calme. Monsieur le curé d'Ardron a dû vous dire...

— Veuillez donc vous asseoir, monsieur, interrompit le curé, qui paraissait fort embarrassé de l'impolitesse de Fabien.

Et il offrit au docteur sa propre chaise.

« Merci, répliqua Deshoulières, je préfère rester debout jusqu'à ce que M. Saint-Martin m'ait expliqué les paroles qui lui ont échappé tout à l'heure. Dois-je comprendre qu'on m'accuse de n'avoir rien fait pour instruire l'héritier de M. Moreau des clauses du testament ? Vous vous rappelez peut-être, monsieur le curé, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dès le premier jour ; tout avis par la voie des journaux, toute recherche par l'intermédiaire de la police m'étaient

interdits à moi, exécuteur testamentaire, sous peine de réduire à quarante mille francs l'héritage de M. Saint-Martin. Telles avaient été les dernières volontés, étranges mais formelles, de feu M. Moreau. Son neveu s'en assurera dès aujourd'hui, si bon lui semble, en prenant connaissance du testament. »

Un nouveau silence s'ensuivit.

« Je me rappelle, en effet, que vous m'avez parlé de ces conditions bizarres, dit froidement le curé d'Ardron. »

— Ce testament défendait-il aussi de profiter des renseignements fournis par un tiers, ou de s'adresser personnellement à moi?... demanda M. Saint-Martin en riant. Etiez-vous vraiment condamné, monsieur, à être perpétuellement sourd et aveugle en cette affaire? Qu'est-ce qui a pu vous empêcher, s'il vous plaît, de vous rendre, le 20 novembre dernier, à Pont-Huine? »

— Vous éveillez en moi un regret, monsieur... La subite et grave maladie d'une de mes clientes m'a retenu, mais à ma place, j'ai envoyé le notaire qui, ayant reçu le testament de M. Moreau, connaissait par conséquent la situation aussi bien que moi-même. Maître Rouleau s'est conformé aux instructions contenues dans la lettre d'avis, il a passé la journée entière à l'hôtel du Lion-d'Or. Personne n'y a paru et tous deux nous sommes restés persuadés que nous avions été victimes d'une mystification. »

M. Saint-Martin regarda en riant de plus belle le curé d'Ardron qui fronçait le sourcil.

« Ce n'était pas une mystification, monsieur, répondit le curé d'un air grave; c'était une épreuve. Vous me pardonnerez de vous avouer que, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'aie pu m'étonner d'apprendre de votre propre bouche, sans que rien vint corroborer ce témoignage, la teneur tout à fait extraordinaire du testament de M. Moreau. Je crus de mon devoir d'agir. Je pris des informations, tout en mettant, je vous le répète, votre bonne foi à l'épreuve. Si maître Rouleau ou le docteur Deshoulières était venu au *Lion-d'Or*, il m'aurait trouvé. J'ai passé moi-même la journée entière à l'hôtel, et je puis affirmer ici que personne n'a tenu compte de ma lettre. »

— Maître Rouleau vous répondra, monsieur le curé, dit le docteur avec la tranquillité que lui donnait sa bonne conscience, mais troublé cependant au fond plus qu'il ne voulait le paraître, car on venait de lui révéler là un fait qui méritait enquête. »

— Il ne répond pas comme un coupable, pensa le curé qui n'était nullement hostile de parti pris. Il est évident que mes paroles l'ont étonné sans lui faire peur. »

Fabien reprit avec arrogance :

« Maître Rouleau aura ainsi que vous, monsieur, à répondre sur bien des points. Par exemple, j'avais écrit deux fois à mon oncle, l'an der-

nier. Que sont devenues ces lettres adressées au château d'Ardron? »

— A cela, je ne puis répondre, répliqua le docteur que cet interrogatoire injurieux commençait à exaspérer. L'inventaire n'a fait découvrir que des lettres d'enfant signées de vous, des billets écrits du collège. Depuis, il est arrivé à l'adresse de M. Moreau deux ou trois lettres insignifiantes... voilà tout. Mathieu les envoyait, je ne sais trop pourquoi, à maître Rouleau. »

— J'ai questionné le vieux Mathieu, dit à son tour le curé, reprenant un ton assez sec, il se souvient d'avoir vu arriver, l'an dernier, au château, deux lettres timbrées de l'étranger. En outre, monsieur, vous devez savoir parfaitement pourquoi Mathieu envoyait à maître Rouleau tout ce qu'apportait la poste, puisque vous lui en aviez donné l'ordre. »

— Moi? s'écria M. Deshoulières atterré. Il y a là quelque chose de plus étrange que tout le reste, ajouta-t-il entre ses dents, et que je ne m'explique pas du tout. »

Fabien l'interrompit insolemment :

« Nous ne nous l'expliquons pas davantage, monsieur, je vous assure... C'est toute votre conduite qui est inexplicable. »

A son tour, M. Deshoulières lui coupa la parole :

« Assez, M. Saint-Martin, fit-il avec hauteur, je veux bien tenir compte de votre position et y trouver pour vous quelques motifs d'excuses, mais ma patience a des bornes. Brisons-là pour ce soir. J'interrogerai maître Rouleau sur les points que vous m'avez signalés. Veuillez m'indiquer l'heure à laquelle nous pourrions nous rencontrer demain dans son étude. Vous prendrez lecture du testament et possession des autres papiers relatifs à la succession. »

— Soit, monsieur. Demain, l'heure de midi vous convient-elle? »

Le docteur s'inclina.

— Très-bien, dit le curé d'Ardron. Docteur puis-je vous adresser une question, encore? »

— Si bon vous semble, monsieur le curé. A vous je répondrai.

— Eh bien! Nous parlions d'explications tout à l'heure. Avez-vous trouvé une explication plausible à l'article du testament de M. Moreau qui défendait d'avertir son neveu? »

M. Deshoulières ne pensa plus en ce moment qu'aux intérêts de Thérèse dont il était surpris que l'on n'eût pas encore parlé.

« M. Saint-Martin, dit-il, s'adressant directement au jeune homme, votre oncle vous aimait, je crois, plus que personne au monde. Il a regretté sans doute l'acte de rigueur qui vous avait séparé de mademoiselle Veillot, et il a voulu l'atténuer en quelque façon. Assez naturellement votre oncle a dû penser qu'un retour spontané témoignerait de la sincérité des sentiments que vous aviez voués à votre cousine. En exigeant

d'une part que mademoiselle Veillot restât à C. après son décès, en vous forçant à venir recueillir un héritage dans cette ville, il tenait à vous rapprocher l'un de l'autre; c'est clair pour moi depuis longtemps, bien que je ne l'aie pas toujours compris.

— Tiens, au fait, je ne songeais plus à cette pauvre Thérèse, dit Fabien avec une étrange insouciance.

— Elle habite donc toujours C?...

— Vous la verrez demain, » répondit M. Deshoulières d'une voix grave.

Cette légèreté de Fabien l'indignait plus que toutes les injures qu'il venait de subir pour son propre compte; était-ce donc là le cas que faisait ce drôle de celle qui lui avait été si fidèle?

Le docteur salua et partit en toute hâte, craignant de ne pouvoir se contenir davantage.

« Vous avez bien gratuitement offensé cet homme dont nous nous exagérons peut-être les torts, monsieur Saint-Martin, dit le curé d'Ardrion d'un ton de reproche.

— Ainsi donc, Thérèse est ici, reprit Fabien sans l'écouter. Il frisa du doigt sa moustache et se mit à rire : « Vous ne connaissez pas Thérèse, monsieur le curé... Elle avait une tête résolue, cette petite, et des yeux... des yeux difficiles à oublier. »

— Mademoiselle Veillot est votre fiancée? » demanda le curé avec une certaine sévérité.

Fabien se remit à rire :

« Ma fiancée? Mon Dieu non! Après tout, je n'en sais rien. Nous verrons.

— Il est possible, poursuivit le curé que les allures de son protégé commençaient à scandaliser singulièrement, il est possible que ses intérêts aient eu aussi à souffrir de toutes ces complications.

— Oui, c'est possible. Autrefois, mon oncle ne l'aimait pas beaucoup; néanmoins il a pu changer d'idée à la fin. Je serais curieux de savoir ce qu'il lui a laissé.

— Je croyais avoir compris que cette brouille avec votre oncle provenait de votre amour imprudent pour mademoiselle Veillot? dit le curé en le regardant en face.

— Bah! Prétexte que tout cela, répondit Fabien d'un air léger. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce qu'on vous a dit cependant. Que voulez-vous, j'étais jeune, étourdi dans ce temps-là... Mais la vraie cause de mon départ a été l'ennui que m'inspirait le métier auquel mon oncle prétendait me condamner. Je trouvais à Rio-Janeiro un meilleur emploi de mon activité et de mes goûts... Pendant le voyage, j'ai regretté cent fois d'être parti à la légère, je le reconnais; mais une fois rendu à destination, je n'y songeai plus guère. J'étais retombé sur mes pieds, — la fortune m'a toujours souri, voyez-vous. Vint pourtant un moment où le Brésil, à son tour, m'ennuya. J'envoyai tout au diable. Ceci n'em-

pêche que je ne suis pas fâché d'avoir vu le monde et de pouvoir en parler avec eux qui ne sont jamais sortis de leur trou. Cela pose un jeune homme de voyager!... »

M. Fabien continua longtemps sur ce ton déplorable tandis que le curé d'Ardrion, homme très-fin et très-perspicace, qui connaissait le monde mieux que lui, sans avoir voyagé, le regardait en dessous. Avant de s'endormir ce soir-là, il passa en revue tous les griefs dont se composait l'acte d'accusation dressé contre M. Deshoulières pour pouvoir se résigner à continuer le rôle de conseil et d'ami du jeune héritier. En vérité, les apparences étaient accablantes contre le docteur : « Une histoire de testament fort embrouillée; un mensonge flagrant au sujet du fameux rendez-vous; suppression de lettres. On ne devait pas laisser des choses pareilles se produire sans y mettre bon ordre... »

De son côté, monsieur Deshoulières revint à C... dans un état d'agitation profonde. Il était accusé... il le serait devant Thérèse et par qui?... par ce jeune fat impertinent à qui elle avait donné son cœur sans retour et qui lui paraissait indigne d'apprécier un pareil don...

En arrivant, le docteur courut tout droit chez les Rouleau. Ce fut Thérèse qui le reçut. Ses premiers mots furent : — Le pauvre petit ! le pauvre petit Adolphe!... Sa malheureuse mère... C'est affreux!

Tout en se roulant, affolée, non pas avec des larmes mais avec des cris de tigresse à qui l'on arrache son petit, aux pieds de son enfant mort, madame Rouleau avait dit brusquement d'une voix rauque, en fixant sur Thérèse des prunelles de feu : « Votre amoureux est arrivé. Vous rappelez-vous?... Il vous l'avait dit un jour et je l'ai fouetté à cause de cela. C'était moi qui mentais, moi qui mentais une fois de plus! »

Il y avait quelque chose de si farouche dans l'accent et le geste de madame Rouleau, que la jeune fille recula d'épouvante. Voilà tout ce qu'elle avait appris du retour de Fabien.

A la vue de M. Deshoulières, elle songea : Je vais enfin savoir si cette femme est folle ou si...

Croire au retour de Fabien, c'eût été trop de bonheur!

« Pensez un peu à vous-même, répondit le docteur en lui tendant la main... M. Saint-Martin est enfin arrivé.

— C'était donc vrai! — L'expression du visage de Thérèse changea subitement, une flamme passa dans ses yeux; elle joignit les mains :

— Je n'ai pas voulu le croire, cette nuit, quand on me l'annonçait.

— Croyez-le donc maintenant. Je l'ai vu tout à l'heure.

— Vous l'avez-vu! s'écria Thérèse d'une voix vibrante, et en saisissant de nouveau la main qui, croyait-elle, avait touché celle de Fabien.

— Et demain vous le verrez vous-même, dit

M. Deshoulières, le cœur déchiré par cette joie qu'elle montrait si naïvement.

— Ah! mon cher tuteur, que ne vous dois-je pas?

— Vous ne me devez rien, répondit-il avec un triste sourire. Ce n'est pas moi qui l'ai ramené et je crois, tout bien considéré, que vous devez adresser vos remerciements à M. le curé d'Ardron, à lui seul.... »

Elle secoua la tête d'un air incrédule, si jamais ami avait été fidèle, c'était bien celui-ci. Il y eut un moment de silence après lequel Thérèse reprit :

« J'ai honte de me réjouir ainsi quand cette pauvre femme pleure son enfant. Et elle ne fait pas que pleurer. Cette douleur est effrayante... On dirait qu'il s'y mêle des remords. La malheureuse s'accuse d'horribles forfaits... Il y en a, dit-elle, qui me concernent. »

Certes, M. Deshoulières n'était pas naturellement soupçonneux; néanmoins, le souvenir des reproches odieux que lui avait adressés Fabien s'associaient dans son esprit, quoi qu'il fit, au nom de maître Rouleau.

Les révélations de Thérèse ne calmèrent pas sa méfiance.

« Il faut pourtant que je voie le notaire, dit-il; il y a de la cruauté à lui parler d'affaires dans un pareil moment, mais... »

— Comment! Vous ne savez pas? s'écria Thérèse surprise, M. Rouleau n'est plus ici. Il a disparu depuis ce matin, avant même d'avoir appris que son fils était mort... On ignore où il est.

— Il a disparu?... »

— Qui! vous ne comprenez pas plus que moi?... Cela complique encore la situation de sa femme. Il ne faut pas s'étonner du trouble de ce pauvre cerveau malade. »

La physionomie de M. Deshoulières s'assombrit. L'absence du notaire ajoutait beaucoup aux difficultés de sa situation. Et cette absence ressemblait vraiment trop à une fuite... maître Rouleau ayant eu connaissance de l'arrivée de M. Saint-Martin.

« Voulez-vous m'attendre une minute, dit-il à Thérèse; je vais parler au clerc, pour qu'il me remette le testament et différents papiers dont nous avons besoin. »

Le docteur reparut l'instant d'après de plus en plus préoccupé...

« C'est une gageure en vérité! s'écria-t-il, madame Rouleau a les clefs et il ne sera pas facile, je le crains, de les obtenir d'elle. »

— Laissons-la tout entière à son deuil, dit vivement Thérèse. Rien ne presse. Fabien attendra ses papiers quelques jours de plus. »

Une ombre passa de nouveau sur le visage de M. Deshoulières, et Thérèse, qui s'en aperçut, ajouta :

« Croyez bien qu'on s'en rapporte à vous sans réserve! »

— Qui sait? répliqua-t-il avec un soupir. »

XII

Thérèse ne sut jamais comment s'écoulèrent les heures qui la séparaient encore de son entrevue avec Fabien, depuis trois ans, elle demandait à Dieu le retour de celui-ci, et maintenant qu'il allait apparaître, elle se sentait saisie d'une sorte de crainte qui se mêlait, sans qu'elle comprît pourquoi, à sa joie profonde. Quand Nanon vint dans sa chambre lui dire, toute triomphante, que M. Saint-Martin était arrivé avec le curé d'Ardron, et que ces messieurs causaient avec le docteur, il lui sembla qu'elle allait s'évanouir; puis, d'un bond elle s'élança dans l'escalier qu'elle descendait comme si des ailes l'eussent portée; mais à la porte du salon où devait être Fabien, une palpitation violente l'arrêta... Elle avait entendu, montée au diapason de la colère, sa voix, cette voix qui lui avait promis une éternelle tendresse qu'elle ne voulait se rappeler que persuasive et douce. Fabien s'emportait, Fabien se montrait irrité, presque furieux au moment où ils allaient se revoir! Elle tombait là au milieu de ce qui lui semblait être une discussion orageuse.

« Ainsi, c'était à cela que nous devions aboutir! criait le jeune homme. Suppose-t-on que je sois venu ici pour qu'on se moque de moi... Je ne suis pas dupe de ce ridicule subterfuge, non, monsieur, sachez-le, je n'en suis pas dupe! »

— M. Deshoulières doit comprendre, reprenait la voix grave de M. le curé d'Ardron, qu'il se trouve dans une situation délicate.

— Je le comprends fort bien, M. le curé, reprenait tranquillement le docteur, c'est même cette situation qui atténue, dans une certaine mesure, sans réussir à l'excuser, l'attitude de M. Saint-Martin qui autrement serait intolérable. Mais parlez moins haut, messieurs, j'ai fait avertir mademoiselle Veillot... elle va descendre...

— Oui, au fait... Thérèse, reprit Fabien... »

Il avait enfin prononcé son nom. Elle pâlit jusqu'aux lèvres, puis s'armant de courage, tourna le bouton de la porte et entra.

« Ma chère Thérèse! dit Fabien venant à elle la main ouverte, et montrant une aisance, une liberté d'esprit qui contrastait avec sa violence de la minute précédente. Je suis ravi de vous revoir! — Il ajouta en souriant : Vous ne m'avez pas tout à fait oublié, j'espère. »

Elle leva les yeux, non pas sur lui mais sur M. Deshoulières à qui elle sembla demander : — Qu'est-ce que cela veut dire?... »

Le pauvre homme, dont le cœur débordait d'angoisse, ne pouvait lui venir en aide ni par un mot ni par un regard.

« Enfin! murmura Thérèse d'une voix éteinte, enfin! comme votre absence a été longue! »

— Je suis bien de votre avis, et vous n'auriez

pas de peine à le croire si vous connaissiez comme moi la jolie vie que mène un enfant prodigue dans l'Amérique du Sud. Cela valait peut-être mieux encore pourtant que l'affreux bureau enfumé de mon oncle à Rouen ! La variété avant tout, dans la jeunesse, veux-je dire... Maintenant je vais essayer de la vie de Paris. Et vous, ma pauvre cousine, êtes-vous vraiment restée dans ce trou depuis la mort de notre oncle ? Que je vous plains !... Comme vous êtes changée ! »

Et elle l'avait aimé ! — M. Deshoulières sentit qu'elle recevait, en ce moment, un coup plus douloureux qu'aucun de ceux qui l'avaient frappé lui-même. Il s'était retiré avec le curé, dans une embrasure de fenêtre d'où il ne pouvait voir les deux jeunes gens, mais il distinguait les moindres nuances de la voix, tantôt sèche, tantôt enjouée de Fabien ; il ne perdait aucune de ses insouciantes paroles. Il se disait : — J'aurai, moi, aimé en vain, mais elle, la pauvre fille, est plus à plaindre encore ; elle aime un être indigne.

Thérèse, cependant, avait réussi à reprendre possession d'elle-même :

« Fabien, dit-elle, notre oncle a beaucoup souffert de votre départ et de votre silence.

— Vraiment ! eh bien ! s'il faut vous le dire, je comptais un peu là-dessus. Pourquoi n'a-t-il pas mieux agi quand j'étais auprès de lui ? je ne l'aurais pas quitté. Il n'avait, pour me retenir, qu'à me faire un sort moins maussade. Enfin, il y a longtemps que je lui ai pardonné... de son côté, il a réparé autant que possible. Tout est donc bien. Ou plutôt tout serait bien s'il n'avait enveloppé de tracasseries et de difficultés inextricables jusqu'à ses bontés pour moi.

— Fabien !...

— Mais c'est la vérité, reprit le jeune homme avec vivacité. M. Deshoulières connaît mon sentiment là-dessus. »

Le docteur se retourna, calme et grave.

« Il n'est pas nécessaire de le proclamer en présence de mademoiselle Veillot.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ? Il sera proclamé à la face du monde entier, j'en réponds, si le testament et certaines justifications ne m'arrivent sans retard...

— Je ne comprends pas bien M. Saint-Martin, dit Thérèse s'adressant au docteur.

— Mon Dieu ! répondit celui-ci avec embarras, l'absence de maître Rouleau donne lieu, comme je l'avais prévu, à certaines complications. Jusqu'au retour du notaire, M. Saint-Martin n'a d'autre garantie que ma parole.

— Parole qui, malheureusement, est contredite par les faits, interrompit Fabien d'un ton mordant. »

Mais l'éclair qui jaillit des yeux de Thérèse l'arrêta court.

« Vous ne prétendez pas dire, demanda-t-elle toute frémissante, que vous doutiez de sa parole ?

— En douter serait trop peu dire, répondit Fabien. »

D'un mouvement impétueux Thérèse marcha droit au docteur.

« Et vous lui permettez de vous parler ainsi ? s'écria-t-elle, avec toute l'indignation dont une femme est capable. Et vous, M. le curé, vous entendez ceci et vous ne protestez pas ? »

Les trois hommes restèrent muets, pénétrés chacun d'impressions très-différentes : celles de M. Deshoulières étaient délicieuses. Il avait complètement oublié les injures et jusqu'à la présence de Fabien.

« Calmez-vous, dit-il doucement, aussitôt qu'il put parler. Ces messieurs ne me connaissent pas. Une pareille injustice ne saurait m'atteindre.

— Vous défendez chaleureusement votre tuteur ! » s'écriait en même temps Fabien d'un ton ironique.

Sur ces entrefaites, on entendit un bruit de pas saccadés au dehors, la porte s'ouvrit et madame Rouleau parut. Elle était si pâle, et avait les yeux si hagards que Fabien, qui était nerveux et fort impressionnable, ne put retenir un cri. Elle traversa la chambre, s'arrêta devant M. Deshoulières et lui jeta une clef.

« Voilà ce qu'il vous faut, dit-elle, vous irez chercher vous-même les papiers : si j'y touchais, ils me brûleraient les doigts. »

Tous les assistants se regardèrent, et Thérèse vint poser sa main tremblante sur le bras de l'infortunée comme pour arrêter ses divagations ; mais madame Rouleau continuait impétueusement en s'adressant toujours à M. Deshoulières.

« Voulez-vous savoir ce qui m'amène ? Vous pouvez tous l'entendre, allez ! Mon petit Adolphe est mort... mort, comprenez-vous ? Et mon mari s'est enfui... C'était justice. Quelqu'un a dit, reprit-elle comme en rêve, que M. Saint-Martin était arrivé. N'est-ce pas Adolphe qui l'a dit ? Je n'en sais rien. Oh ! je peux bien tout vous avouer, que m'importe !... mon enfant est mort et si je continue de mentir je ne le verrai plus... jamais... jamais, reprit-elle en se tordant les mains avec une explosion de douleur farouche. Car c'est un petit ange, n'est-ce pas, M. le curé ? Je veux pouvoir le retrouver, je veux me confesser... Les lettres rapportées d'Ardrone venaient de Rio-Janeiro ; elles demandaient de l'argent ; je les ai brûlées. Brûler c'est le plus sûr, voyez-vous. Deux autres sont venues par la poste, je les ai brûlées aussi. C'est moi qui ai rédigé les réponses qui arrivaient de Paris. Est-ce tout ? Oui, c'est tout, je crois... Non pourtant, mais je ne me rappelle plus... Mon Dieu, je ne me rappelle plus ! ma tête est en feu. »

Elle poussa un rugissement de folle.

« Ah !... il y avait aussi l'argent que M. Deshoulières ajoutait de sa poche à la pension de Thérèse... »

— Que dites-vous ? s'écria la jeune fille, qu'avez-vous dit ?

— Pas un mot de plus ! s'écria le docteur.

Il prit par les deux mains la malheureuse insensée qui se débattait, et avec autant de fermeté que de douceur l'emmena hors de la chambre.

« *Libera nos a malo*, murmura involontairement le curé. »

Peut-être sa prière ne s'appliquait-elle pas seulement à cette misérable créature que la cupidité avait poussée si loin dans une voie de mensonge et d'infamie ; peut-être pensait-il aussi au mal que peuvent entraîner les soupçons, les accusations mal fondées. Il éprouvait le besoin pressant d'exprimer à M. Deshoulières ses regrets de ce qui s'était passé et ne trouvait pas de mots pour le faire. Thérèse cependant regardait Fabien avec une profonde douleur. Elle ne le reconnaissait plus... Chacun se taisait.

« Monsieur Saint-Martin, dit enfin le curé d'Ardrion d'un air triste, nous avons à remplir un devoir avant de quitter M. Deshoulières, un devoir de réparation. Ma part dans tout ceci est la plus lourde et je tiens à lui faire agréer mes sincères excuses.

— Ce qu'a dit cette femme est-il vrai ou faux ? répliqua Fabien. Elle semble avoir la tête complètement dérangée ; tout cela ne me satisfait qu'à moitié. Il est d'ailleurs impossible, convenez-en, de féliciter M. Deshoulières d'avoir choisi pour mener nos affaires un notaire tel que maître Rouleau. Je poursuivrai ce coquin ! En attendant, monsieur, reprit-il en s'adressant au docteur qui rentrait, je vous prie de vouloir bien aller nous chercher le testament puisque vous avez les clés.

— Permettez-moi, docteur, de répudier, pour mon compte personnel, les sentiments de M. Saint-Martin, se hâta de dire le curé dont le teint bilieux se colora d'une rougeur fugitive. Je tiens à ne voir ni les papiers ni rien de ce qui se rapporte à ce malencontreux testament. Il convient de ne l'ouvrir que devant les hommes d'affaires. Je vous demande sincèrement pardon de vous avoir méconnu. Les apparences étaient contre vous, mais il faut craindre de juger d'après les seules apparences.

Thérèse s'approcha de son cousin et lui dit à l'oreille :

« Fabien, pourquoi ne reconnaissez-vous pas loyalement le tort que vous lui avez fait ?

— Le tort que je lui ai fait ! Allons donc, il me semble que la seule personne lésée dans toute cette affaire, c'est moi. Vous preniez mon parti autrefois, Thérèse. »

C'était la première allusion au temps passé ; faite plus tôt, elle eût peut-être produit bon effet ; elle fut absolument perdue dans la conjoncture présente. Thérèse était épouvantée des transformations qui s'opéraient en elle ; elle sentait l'amour qui avait été toute sa vie jusque-là, s'écrouler sans qu'il lui fût possible d'en retenir

la moindre parcelle... il ne lui restait plus au cœur qu'une douloureuse indignation mêlée de pitié.

« Au revoir, Thérèse, lui dit Fabien, après avoir assigné un nouveau rendez-vous au docteur.

— Adieu, Fabien, répondit-elle en appuyant sur le mot adieu.

— Je compte partir pour Paris le plus promptement possible, dit-il, lui tenant toujours la main. Si vous y allez un jour, vous m'avertirez, j'espère. Ne vous laissez pas encroûter par la province. Et puis, si vous avez besoin de quelque chose...

— Je n'ai besoin de rien.

— En ce cas, au revoir.

Pauvre Thérèse ! Quel vide s'était produit soudain autour d'elle, en elle-même ! Il y a dans l'ordre moral, tout comme dans l'ordre naturel, des morts subites et des morts lentes ; son amour avait été tranché d'un coup ; mais la mort, quelque forme qu'elle prenne, ne s'accomplit jamais sans souffrance.

Était-ce le même Fabien ? Mon Dieu, oui ! Au dehors, il avait bien peu changé, et au dedans ? Avait-il jamais été très-différent de ce qu'il était aujourd'hui ? Qu'en savait-elle ? C'était le même caractère en somme, qu'au temps de ses discussions avec M. Moreau, la même faiblesse, le même emportement, avec cette différence que l'auréole dont elle entourait autrefois ses défauts, était tombée.

Seule dans sa chambre, assise devant la fenêtre, Thérèse semblait chercher dans les nuages une réponse à des questions troublantes. Elle se sentait très-malheureuse, mais non pas tant de la perte de Fabien que de la perte de son amour. Parfois, il lui semblait qu'en dépit de la froideur et du peu de mérite de son cousin, elle aurait dû continuer à l'aimer ; non, cela lui était impossible.

En réalité, M. Moreau avait eu grand tort de craindre que Fabien ne s'attachât sérieusement et pour toujours à Thérèse. Fabien livré à lui-même devait oublier la fille charmante, mais pauvre qui avait eu le premier battement de son cœur, et finir par chercher une dot. Quelques privations l'eussent ramené bien vite d'Amérique ; mais le vieillard lui avait fait une vie trop douce, tout en paraissant le châtier. Alors qu'il lui écrivait les lettres les plus sévères, il détournait la moindre pierre de son chemin, et Fabien qui savait d'où provenaient les sommes que lui versait un banquier, narguait les fureurs contredites par des actes. Quand, un jour, il vit se tarir soudain la source à laquelle il avait coutume de puiser, il commença seulement à s'inquiéter ; s'il ne revint pas plus tôt, c'est que les appointements de sa place étaient bons et que, vu la richesse bien connue de M. Moreau, toutes les bourses lui étaient ouvertes. Son oncle l'avait

trop aimé. On dirait que ces natures avides et revêches, qui semblent fermer soigneusement leur cœur au moindre rayon de soleil susceptible de les réchauffer, soient contraintes de gaspiller ce qu'elles ont de sensibilité latente là où il n'y a, pour elles, aucune chance de retour. C'est peut-être leur châtement et leur réhabilitation à la fois. Si dur que semble le rocher, il en sort toujours un petit filet d'eau limpide qui va se perdre dans le désert.

Thérèse avait raison : Fabien était resté le même; c'était elle qui avait changé sans s'en rendre compte, changé, sous l'influence de M. Deshoulières, à mesure qu'elle apprenait à connaître celui-ci. Elle avait gratifié Fabien à son insu, de toutes les qualités qu'elle découvrait une à une chez le docteur. Formée par l'adversité, elle s'élevait sans cesse dans le bien; ne fallait-il pas qu'elle élevât son idole? L'absence avait atténué les souvenirs qui eussent pu couper court à ses illusions. Enfin était venu le réveil, produit par la comparaison. Ce n'est pas quand nous nous trouvons, pour la première fois, en présence du beau, que nous l'apprécions pleinement; c'est quand nous réussissons à le rapprocher de notre précédent idéal.

XIII

M. Deshoulières ne parut pas de toute la journée. Il réfléchissait lui aussi et il souffrait. Partagé entre un vague espoir et des craintes terribles, il se représentait Thérèse s'accrochant encore à cet amour qui la fuyait, se débattant contre l'ingratitude et l'infidélité. Ce ne furent pas ses griefs personnels, mais les torts contractés par Fabien envers Thérèse qui lui donnèrent une attitude glaciale dans l'entrevue qu'il eut le lendemain avec l'héritier de M. Moreau et son homme d'affaires. A mesure que ce dernier lisait les clauses successives en pesant sur chaque mot, M. Deshoulières fronçait de plus en plus le sourcil. Il voyait venir cette clause dernière qui attribuait à mademoiselle Veuillot une modique pension, jusqu'à ce que M. Fabien Saint-Martin, disait le testateur, y pourvût autrement.

Arrivé là, l'homme de loi fit une pause.

« Ah! je vois ce que c'est, dit en riant Fabien. Il persistait à croire que je m'étais pris d'une grande passion pour Thérèse et que la fin de tout cela serait sérieuse. Cette rente ne me ruinera pas. Je continuerai à la payer sans contester. Allons, monsieur, achevez, je vous prie. »

Si le docteur se contraignait, ce fut pour l'amour de Thérèse.

Cette besogne désagréable terminée, il se décida enfin à revoir sa pupille; la conversation qui lui coûtait, était indispensable pour régler l'avenir.

« Mademoiselle est à l'église, lui dit Nanon. »

Machinalement, le docteur se dirigea vers la

cathédrale. Il trouva Thérèse sous le porche et ce fut avec une sollicitude profonde qu'il lui demanda :

« Où allez-vous maintenant ? »

— N'importe où... que sais-je ? L'enterrement a eu lieu ce matin, et la pauvre madame Rouleau va être emmenée par sa famille. Je ne lui suis bonne à rien. On dirait au contraire que ma vue lui fait mal.

— Vous n'en voulez pas à cette femme ?

— Elle est si malheureuse ! s'écria Thérèse avec un élan de pitié qui attendrit le docteur.

— Causons donc ici, lui dit-il gravement, tout près de Dieu qui nous écoute.

— Oui, répliqua-t-elle, très-troublée, causons... J'ai besoin de vous dire combien les insultes que vous avez subies m'ont été sensibles... Vous, si bon, si dévoué, l'honneur même... que c'est mal, mon Dieu ! que c'est mal...

— Ne songez pas à cela, mon enfant. Je ne tiens qu'à votre sympathie, et je l'ai, n'est-ce pas ?

— Ma sympathie et ma reconnaissance ; quand je pense que vous m'avez obligée pécuniairement sans m'en laisser jamais rien savoir...

— Je n'ai jamais eu de plus grand bonheur. C'eût été à moi de vous remercier.

— Je ne puis faire qu'une chose pour reconnaître tant de générosité, reprit Thérèse, accepter avec joie d'être votre débitrice. Vous êtes le meilleur et le plus délicat des hommes. Comment a-t-on pu douter de vous ?

— Mon Dieu ! dit M. Deshoulières, rappelez-vous donc qu'un enchaînement d'événements bizarres contribuait à tromper M. Saint-Martin. D'autres que lui m'eussent soupçonné, peut-être, grâce à ce faisceau d'évidences.

Thérèse secoua la tête :

« S'est-il excusé maintenant qu'il sait que ces évidences étaient chimériques ? »

Il ne put lui répondre.

— Parlons de vous, dit-il enfin.

— De moi ? Vos peines ne sont pas finies, hélas !

Elle essayait de tourner la chose en badinage et reprit presque gaiement :

« Qu'allez-vous faire de votre pupille ? Où me trouverez-vous un zèbre ? Faut-il que je m'attache malgré tout à madame Rouleau ou que je rentre définitivement à l'hôpital... avec l'habit religieux, cette fois... ajouta-t-elle en redevenant sérieuse tout à coup. Si j'étais sûre de ma vocation, ce serait le meilleur parti.

— Thérèse, dit le docteur, ne voyez-vous pas d'autre issue que celle-là ?

— Quoi ? laquelle ?

Elle retenait ses larmes avec effort.

« Il n'y a pas au monde peut-être une seconde créature aussi complètement isolée que moi.

— Vous me comptez pour rien, en ce cas ?... »

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, je vous bénis de toute mon âme ; mais vous avez fait beaucoup

trop déjà. Je ne voudrais pas vous être à charge. Cherchez-moi un emploi, une place quelconque qui me permette de gagner mon pain.

— Mais M. Saint-Martin? hasarda le docteur.

— Oh! j'aimerais mieux mourir que de lui demander un service!

Il se fit un long silence. M. Deshoulières étouffé par les battements de son cœur ne pouvait parler. Thérèse restait confuse et comme repentante d'avoir articulé si vite, involontairement, à vrai dire, une réponse cruelle peut-être pour Fabien.

— S'il en est ainsi, dit enfin le docteur, si vous en êtes à ce degré de méfiance... Thérèse... reprit-il avec une sorte d'emportement, je ne voudrais pas vous causer l'ombre d'un chagrin, non, pas pour tout le bonheur qu'un mot de vous pourrait me donner!... Aimez-vous encore votre cousin? Si vous me répétez aujourd'hui ce que vous m'avez dit une fois, je jure que cet amour me restera sacré comme il l'a été depuis vos premières confidences; si vous le répétez, je vous prierai de me pardonner une suprême tentative et de me garder votre amitié. Mais si la situation change... si... si...

Tout son corps tremblait et il fut obligé de s'adosser au porche près duquel se passait cette scène.

Enfin il fit un grand effort:

« Thérèse, y a-t-il... ah! dans un avenir lointain... je comprends..., je me soumettrai.... dites, y a-t-il quelque espoir? »

Elle resta silencieuse. Quel nom donner à l'émotion qui l'envahissait tout entière? D'où venait cette joie profonde qui, tout à coup, succédait aux blessures, au désenchantement de la veille? Était-il donc nouveau ce sentiment qui faisait tressaillir son être? Non; il avait vraisemblablement grandi en elle depuis longtemps sans qu'elle s'en doutât. De toutes les qualités, de tous les mérites dont était doué le docteur, elle avait formé une idole à qui elle avait donné le

nom de Fabien; dans sa bonne foi, elle s'était attachée à une ombre qu'un rayon de lumière avait suffi pour dissiper. Elle s'était trompée de nom et non pas de personne... L'amour restait intact et elle pouvait l'accorder comme la plus haute des récompenses à celui qui en était digne.

Elle resta silencieuse, mais son visage se couvrit de rougeur et ses yeux se levèrent tout brillants de larmes vers ceux du docteur.

« Y a-t-il quelque espoir? » répéta-t-il tout bas en se penchant vers elle.

Et dans sa main ouverte, il sentit la main de Thérèse.

Il y a maintenant une jeune femme souriante et de beaux enfants à la fenêtre d'où si longtemps personne n'avait guetté le retour du docteur. Celui-ci semble avoir rajeuni de dix ans depuis qu'il possède ce talisman: « le bonheur dans la vie de famille. »

Le notaire Rouleau n'a jamais reparu; sa femme est dans une maison d'aliénés. Le père de cette malheureuse, un fermier des environs de C. s'est chargé d'élever Octavie, mieux sans doute qu'elle ne l'eût été par ses parents.

Le curé d'Ardron est devenu l'un des meilleurs amis de M. Deshoulières.

Quant à Fabien, il a fini par épouser une riche veuve; il vit à Paris dans le plus grand luxe.

La ville de C. n'a pas beaucoup changé. On y a fait quelques améliorations au point de vue de la salubrité, néanmoins l'aspect général est resté le même; autour de la fontaine, les commères continuent à jaser comme autrefois, et l'été, le soleil dore toujours, sur l'immense plaine, les moissons qui font la richesse du pays, tandis qu'au-dessus des toits tourmentés de la ville haute, se dresse, visible de toutes parts, la vaporeuse cathédrale, aux flèches élancées, qui semble dire à ceux dont les regards se portent vers elle: *Sursum Corda*.

T. B.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GÂTEAU DE RIZ À LA CRÈME

Faites cuire dans de bon lait 60 grammes de riz jusqu'à ce qu'il soit en bouillie; ajoutez de la vanille en poudre et du sucre râpé; laissez refroidir en remuant pour éviter qu'il ne se forme une peau.

Battez fortement un quart de litre de crème fraîche, ajoutez-la au riz; ajoutez-y aussi 10 grammes de colle de poisson ou de gélatine très-pure, fondue dans un peu d'eau chaude. Versez cette préparation dans un moule que vous mettez au frais pendant deux ou trois heures. Renversez

le moule et couvrez le gâteau avec du sirop de framboises.

SAUCE BÉCHAMEL

Faites bouillir de bon lait qui n'ait pas été écrémé. Pétrissez beurre frais et farine, mouillez avec le lait bouilli. Ajoutez un peu de sel. Dix minutes d'ébullition en tournant sans discontinuer; ajoutez à la sauce un morceau de beurre, mais ne laissez plus bouillir. Bonne pour poulet, riz-de-veau, poisson.

LE MAGYAR

Istvan Benko, magyar de la steppe hongroise,
 Le même qui portait au pouce une turquoise
 Qui palissait, dit-on, quand le Turc arrivait,
 Prodigua follement tout le bien qu'il avait.
 Ce seigneur fut vraiment magnifique, et l'on conte
 Que, dans un bal champêtre, un jour, le riche comte
 Vint, parmi ses vassaux, en superbes habits,
 Couvert de diamants, de saphirs, de rubis
 Et de lourds sequins d'or, qu'il avait par caprice,
 Mal attachés exprès au drap de sa pelisse,
 Afin que tout le temps qu'il serait à danser,
 Ils tombassent par terre et qu'on pût ramasser.
 Certes, les pauvres gens ne s'en firent pas faute !
 Mais quand ce fut fini, leur noble et puissant hôte
 Alla droit vers un vieux qui, resté dans un coin,
 S'était croisé les bras en regardant de loin.
 Vrai Magyar, en manteau de laine aux larges manches,
 En talpack noir, et dont les deux moustaches blanches
 Tombaient sévèrement sous un nez de vautour.

« Je voudrais te donner quelque chose à ton tour,
 Père, lui dit le comte Istvan avec malice ;
 Mais je n'ai plus un seul sequin sur ma pelisse.
 Dis-moi, pourquoi n'as-tu voulu rien ramasser ? »
 Le vieillard répondit : « Il fallait se baisser. »

F. COPPÉE.

REVUE MUSICALE

POLYEUCTE

Grand opéra de J. Barbier et Michel Carré,
 musique de Gounod.

Malgré notre désir de suivre les évolutions musicales au Palais du Trocadéro, jusqu'à la fin de l'Exposition Universelle, un opéra de Gounod, représenté sur notre première scène française, est un événement trop capital pour que nous ne fassions pas une infraction à cette règle posée par nous.

Contre toute attente, ce nouvel ouvrage de notre grand compositeur n'a pas été unanimement acclamé par la Presse, et sauf quelques ré-

serves à faire, elle a été dans ses jugements d'une sévérité qui a souvent dépassé le juste et le vrai.

Quand il s'agit du talent d'un homme qui a signé *Faust*, *Mireille*, *Roméo*, il faut, en quelque sorte, se sentir son égal devant l'art, il faut être bien sûr de soi pour lancer, comme d'infailibles oracles, les élucubrations d'une critique aussi tranchante.

S'il faut juger de notre goût par tous les signes extérieurs, il sera bien difficile d'admettre qu'en matière d'art seulement, nous ayons pu le soustraire à l'irrésistible déviation où il est entraîné chaque jour davantage.

Qu'un artiste de la valeur de Gounod soit com-

pris à une époque, et qu'il le soit moins à une autre, rien d'étrange là-dedans. Que l'œuvre d'une inspiration sévère, d'une conception élevée, où circule le souffle religieux, ne soit pas goûtée dans un temps d'irréligion, de scepticisme, rien encore là que de très-naturel. Aussi, ne doit-on porter ses jugements qu'avec une extrême prudence, sans se laisser influencer par ceux de la foule, dont le goût formé à l'école des *Niniche* et des *Grande Duchesse* ne saurait être préparé aux enthousiasmes qu'éveillent les hautes manifestations de l'art.

N'atteint pas qui veut à ces sommets d'où les hommes de génie font rayonner la lumière; mais si nous ne pouvons les suivre que de loin, ne cherchons pas du moins à en obscurcir l'éclat par les ténèbres de notre esprit.

La partition de *Polyeucte* est écrite, on le sait, sur la plus belle inspiration peut-être du génie Cornélien. Dans ce drame, plus souvent sacré que profane, la passion s'élève à des hauteurs surhumaines, la créature terrestre s'efface peu à peu devant la lumineuse figure de l'ange du dévouement, de l'apostolat et du martyre.

L'élément chrétien et l'élément païen sont symbolisés dans le prélude qui sert d'ouverture, par deux motifs caractéristiques que l'on rencontrera encore dans le cours de l'œuvre.

Le chœur de femmes :

Déjà dans l'azur des cieux...

est d'une grâce enchanteresse. Il ouvre le premier acte, et est suivi d'une page de grand style, le *Songe*, que madame Krauss récite avec un accent et une vigueur d'un pathétique inimitable. La belle phrase du duo entre Pauline et Polyeucte :

Pardonnez si pour vous je tremble...

rendue par la grande artiste avec une émotion palpitante et vraie a soulevé l'enthousiasme.

L'entrée de Sévère à Mélitène, où le triomphateur vient annoncer sa mission, et où Gounod a réuni toutes les puissances sonorités de l'orchestre, est d'un effet saisissant. La marche, le récit de Sévère, tour à tour noble ou tragique, l'ampleur de l'instrumentation font de cette scène une page de très-haute valeur.

Que dire de ce chœur du deuxième acte qui précède la cavatine de Sévère? N'est-ce pas un véritable chef-d'œuvre?

Mais voici venir Pauline qui dépose son offrande aux pieds de Vesta et la supplie de veiller sur elle, de lui garder son âme pure et sans tache. Cette prière est d'une grande beauté et on regrette que cette inspiration, d'un caractère mystique et virginal, ne se compose pas d'un plus grand nombre de mesures.

Le duo entre Pauline et Sévère, qui se lie immédiatement à cette prière, est une des plus remarquables pages de la partition. Le public en a

été remué, électrisé. Là, se retrouve Gounod tout entier. La douleur, la tendresse, la douceur suppliante, l'élévation de l'âme vers les régions célestes sont exprimées dans ces incomparables mélodies dont le maître a le secret :

Soyez généreux,

De ce temps heureux

Oubliez l'ivresse.

s'écrie Pauline avec une émotion adorable qui gagne l'auditoire tout entier. Ce morceau est un chef-d'œuvre que nul ne saurait contester.

Laissons les choses de détail qui n'ajoutent rien à l'importance de l'ouvrage, tels que la scène entre Polyeucte et Néarque, le duo et la cabalette, puis transportons-nous dans un site sauvage, grandiose, environné de rochers gigantesques, au pied desquels murmurent les flots d'une limpide rivière. La lune et de nombreuses étoiles rayonnent mystérieusement sur ce paysage, dont les échos retentissent bientôt aux accents de Sextus, qui lance dans les airs sa chanson païenne, une barcarolle pleine de fraîcheur et de grâce.

Ce morceau contraste heureusement avec la scène religieuse qui va suivre : celle du baptême. C'est là que Polyeucte vient courber son front sous l'onde sacrée, et que, régénéré par elle, il tombe dans une céleste extase où il lui semble voir s'entr'ouvrir le ciel aux mystérieuses clartés du christianisme. Cette scène est grandiose et d'un magnifique effet. Elle donne un éclatant démenti à ceux qui prétendent que la puissance manque à l'œuvre de Gounod. Cette page capitale renferme toutes les grandeurs; il n'y a qu'un artiste de génie qui ait pu la penser et l'écrire. L'inspiration y déborde, mais la science du maître la conduit progressivement jusqu'à ce qu'elle atteigne au sublime.

Il est évident que de ces hauteurs lumineuses il faut redescendre vers la terre. Les exigences du drame sont là, on ne saurait y échapper. Aussi, quelle que soit la valeur incontestable de la cantilène de Sévère, du duo de Néarque et de Polyeucte, mélangés de récits d'une excellente facture, l'admiration, occupée à secouer ses ailes, semble se recueillir et se reposer, laissant passer devant elle les phrases tendres ou vigoureuses, qui servent de transition au ballet du troisième acte.

Ce ballet fourmille en motifs exquis : l'invocation au dieu Pan, la valse des Néréides, la tarentelle bachique, sont au-dessus de toute critique. La grande et dramatique scène qui suit le ballet est remarquablement traitée. La fin de cet acte, où se trouve une des plus importantes situations de l'ouvrage, celle du brisement des idoles païennes, nous semble avoir été prématurément jugée par certaines feuilles musicales : il y a là, selon nous, des beautés de premier ordre.

Au quatrième acte, on retrouve Polyeucte dans

sa prison, attendant le martyre. Il exprime sa résignation et sa foi en Dieu dans une suave mélodie, qui a l'ampleur et la majesté d'un cantique. Dans le duo avec Polyeucte, madame Krauss atteint au plus haut degré du pathétique en s'écriant, toute palpitante d'émotion :

Polyeucte, je t'aime et je mourrai pour toi ;
Si tu m'aimas jamais, pour moi consens à vivre.

Vient ensuite un magnifique trio, entre Pauline, Polyeucte et Sévère, qui se termine par le cri exalté de Polyeucte, marchant héroïquement au supplice qui l'attend :

Où le conduisez-vous ? — à la mort ! — à la gloire !

On a quelque part exprimé le regret que ce quatrième acte, l'un des plus riches de la partition, n'en soit pas le dernier. Quoi qu'il en puisse être, si le cinquième acte n'ajoute rien à l'intérêt du drame, ou si le dénouement n'est pas celui que pouvait attendre le spectateur, l'opéra de *Polyeucte* n'en reste pas moins une œuvre grandiose, qui parle éloquentement à l'âme, qui éveille les sentiments élevés et les belles passions. Là n'est pas seulement la preuve d'un grand talent, c'est surtout le privilège du génie.

Il faut ajouter que les exécutants se sont montrés dignes d'un tel maître. Solistes, chœurs, orchestre, mise en scène éblouissante, tout a concouru au juste succès de l'œuvre de prédilection de notre grand compositeur français, M. Ch. Gounod.

ALBUM DU PIANO-REVUE (3^e ANNÉE)

CADEAU D'ÉTRENNES

Un mois encore, et voici venir le premier janvier avec ses mille surprises, son cortège d'obligations de toutes sortes. Pour les uns tout est lourdes charges et dépenses sans nombre, pour les autres il n'apporte que profit. Pour d'autres encore c'est un échange de charmants présents ; on reçoit, mais on rend l'équivalent du cadeau reçu. Il n'est pas toujours facile de fixer son choix et de tomber exactement dans le goût de ceux que l'on veut charmer.

L'album offert encore cette année aux abonnés du *Journal des Demoiselles* va être d'un grand secours pour les familles. Il en est peu où il ne se trouve un piano, mais beaucoup d'entre elles ne possèdent pas encore de bibliothèque musicale.

Le nouvel *Album de Piano-Revue*, peut convenir à la fois à la jeune fille, à la jeune femme, comme aux frères grands et petits.

Ce volume, qui apportera une élégance de plus sur chacun des pianos où il sera mystérieusement déposé le 31 décembre, ne contient pas moins de cent morceaux de choix. D'après le

calcul qui en a été fait par des éditeurs parisiens, ces cent morceaux représentent une valeur de 200 francs de musique marquée au prix net ; nous l'offrons à nos abonnées, au prix de 10 francs.

Tous les genres de musique sont représentés dans l'*Album de Piano-Revue* ; c'est là surtout ce qui le distingue des autres recueils connus. On y trouvera réunies des œuvres de nos plus grands maîtres classiques et modernes, des transcriptions d'opéras, fantaisies, rêveries, mélodies, danses, musique de toutes les écoles et de tous les compositeurs estimés.

L'idée de créer un ouvrage de cette portée, offrant tous ces avantages réalisés en un si commode volume, a été conçue bien avant son apparition par plusieurs de nos grands compositeurs, notamment Auber et Félicien David. Après eux elle a fait son chemin ; de nombreux manuscrits, dus aux plumes les plus distinguées, sont venues se ranger en foule sous l'habile direction d'un jeune disciple des maîtres disparus, et le *Piano-Revue* est né.

On remarquera de combien de pages exquises Félicien David l'a enrichi.

Nous ne pouvons prendre un à un, pour les analyser, chacun des feuillets qui composent l'*Album du Piano-Revue*, mais nous citerons, pour l'édification du public musicien, quelques-unes des œuvres qu'il contient, ainsi que les noms des auteurs qui les accompagnent.

Il va sans dire que Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Chopin, etc., y sont représentés ; tout a été dit sur leurs œuvres grandioses. Mais les délicieuses pages de Félicien David : *Brises d'Orient* ; les *Minarets* ; *Adieux à l'Orient* ; *Rêverie* ; mais encore les brillants *Caprices* de Kowalski ; les *Romance* et *Marche* de Ch. Delioux ; les remarquables transcriptions de H. Duvernoy, de Ch. Delisle, de M. Vautrin ; les gracieuses compositions, souvent très-faciles, de Ch. Pollet, un homme de talent qui fait modestement de grandes petites choses ; des ouvertures de Litolf ; les noms de Godefroy, Ed. Viénot, Burgmüller, Neudstedt et tant d'autres, tout aussi distingués y sont rassemblés et forment, avec les danses nombreuses des meilleurs auteurs, un splendide faisceau musical.

La plupart des valse, polkas, mazurkas et quadrilles, sont signés Arban, Musard, Marcellhou, Lamothe, Schubert, Magnus, Rousseau, Cœdès, Métra, tous noms connus et chers au public parisien.

Les personnes qui voudront vérifier l'exactitude de nos renseignements, et recevoir l'*Album du Piano-Revue*, n'auront qu'à jeter un coup d'œil sur la couverture du journal où se trouvent les conditions de prix pour Paris et les départements.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ils vont partir... ils partent... ils sont partis!... Mon Dieu, oui : les retardataires eux-mêmes nous ont dit adieu, emportant, de leur séjour à Paris, un éblouissement qui ne s'éteindra pas de si tôt! Est-ce là tout ce qu'ils emportent?

Je ne le pense pas : chacun a recueilli des impressions personnelles, parce que chacun examinait toutes choses à travers sa propre nature... Les myopes, à force d'y regarder de près, ont découvert l'envers des médailles comme celui des étoffes, la paille dans le diamant et le ver dans la cerise... Les presbytes n'ont remarqué que les ensembles ; la grâce des contours, la sonorité des harmonies les ont charmés, et ils ont quitté le palais des merveilles avec toutes leurs illusions.

Les pessimistes et les moroses ont aperçu la sueur de l'ouvrier dans l'engrenage des machines, les lambeaux de vie de l'artiste sur le chef-d'œuvre dont la création le consume ; il leur a semblé entendre le râle de l'animal traqué pour sa fourrure ; le gémissement de la plante déchirée par les griffes de l'industrie ; la plainte mystérieuse de la terre elle-même dont le pic des mineurs fouille les entrailles. Et quand ils ont compté les efforts, les labeurs, les gouttes de sueur, les gouttes de sang et les larmes, autres gouttes plus amères, que la plupart de ces trésors ont coûtés, peut-être se sont-ils dit : « A quoi bon ? »

Les optimistes, au contraire, les fanatiques du commerce, de l'industrie, des arts, de la science, les idolâtres de l'esprit humain dans toutes ses manifestations ont entonné le *Laudate* de la matière, le *Te Deum* de l'humanité, comme si le regard de l'homme avait percé toutes les ténèbres, comme si son intelligence avait fouillé toutes les arcanes, son bras vaincu tous les obstacles, son pied conquis et foulé toutes les cimes! Ceux-là n'ont pas songé au « nec plus ultrà » opposé par Dieu même aux folles ambitions, et...

Bon! voilà que je parle encore latin! ne me gronde pas : je reprends ma dissertation dans notre langue maternelle :

Pour moi, chère amie, la vérité se trouve entre ces enthousiastes et ces dénigrants : Oui, la science humaine a fait d'admirables découvertes ; mais si l'orgueil des créateurs s'en est enflé jusqu'au délire, s'ils ont voulu détrôner Dieu pour s'asseoir sur l'autel à sa place et respirer l'encens,

malheur à la science humaine et à ses fatales applications!

Oui, le raffinement des habitudes chez les masses, l'exagération du bien-être, l'excès du luxe sont des vers rongeurs qui sucent rapidement la sève des nations et les abâtardissent en peu de temps ; mais le perfectionnement des choses extérieures elles-mêmes dans de sages limites, mais la recherche du mieux dans un but raisonnable ; mais le goût du beau, idéal qui porte l'âme à s'élever peuvent, à leur jour, produire des fruits de vie... la grande science, c'est de savoir les manger comme il faut.

Il me semble donc que les fanatiques et les destructeurs devraient se faire de mutuelles concessions, marcher les uns vers les autres et s'arrêter en se rejoignant, c'est-à-dire au juste milieu. Qu'en penses-tu, sage Florence?

Mais je te semble bien osée, sans doute, de me lancer ainsi à pleines voiles dans le domaine de la philosophie ; peut-être penses-tu que les épouses et les mères ont seules ce droit? Et si tu consultes M^{me} R., à ce sujet, la bonne dame me jettera certainement une moqueuse apostrophe comme celle-ci :

« Mademoiselle Jeanne, puisque vous parlez commerce et industrie, science et arts, morale et économie sociale, vous devez tout savoir. Faites-moi donc la charité de me donner, en français, car je n'entends pas le latin, une petite recette parisienne. Oh! je ne vous demande pas grand'chose, moins que rien... la manière de savonner à la parisienne, mon mouchoir de poche ou un bonnet de nuit, par exemple. »

Et M^{me} R., tout en tenant ses yeux modestement baissés comme si elle inclinait son savoir provincial devant un savoir supérieur, M^{me} R., persuadée au fond du cœur qu'elle va me convaincre d'ignorance, me regarde malicieusement en dessous, prête à jouir de ma confusion.

Cependant, je ne confusionne pas du tout, et si la chère madame ne m'avait pas interdit de lui parler latin, je lui confesserai que j'ai pris pour devise : « *Utile dulci!* » mais je respecte sa défense ; et, avec une modestie tout aussi feinte que la sienne, je lui laisse deviner que, en fait de science domestique, nous pourrions bien être « à deux de jeu ».



LITH. TH. DUPUY & FILS, 8 DES PETITS HOTELS, 22, PARIS.

4184

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures et Confections de M^{lle} Vidal, r. Richelieu, 104. Modes de la M^{lle} Coutot, 43, Avenue de l'Opéra.
 Coudre Cachemire de la C^{ie} des Indes, 15, Hausmann, 34. Rubans et Velours de la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée d'Antin.

Ayuntamiento de Madrid

les vingt-huit ans. Non-seulement on est en
 de laire sans en plainre, mais l'on voit qu'on en
 va sentir tant que de cinquante à quarante dans
 l'année! Non-seulement on développe un joyeux
 caractère de sociabilité à la réception de
 premier numéro, mais on s'entend à se recon-
 veller de mois en mois, et de cinquante en
 cinquante, et de semaines en semaines selon l'éli-
 tion offerte; et de la sorte, on peut continuer sa
 première partie pour s'entendre à la
 suite. Comprenez-le maintenant pour ce que
 les abonnés à chaque de nos cahiers ajoutent un
 second bulletin de dix-huit pages tout rempli de
 plans par le nom et l'adresse d'une société?

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le Pompadour broché sur satin, sur faille ou sur tissu de lainage, s'annonce comme une des nouveautés à succès de la saison où nous entrons. On l'emploie surtout en longs gilets, avec des étoffes unies et foncées, velours, satin, faille ou cachemire. On parle même de costumes Watteau et à panier, composés entièrement en tissu Pompadour. Mais ces premières tentatives pour sortir du plat et de l'étriqué des modes actuelles, ne doivent pas être suivies, dès l'abord, par les femmes comme il faut. On doit en attendre l'effet. Les corsages de ces costumes se font à longues pointes, et la tunique, très-retroussée, en baldaquin ou draperie de rideau. Le jupon court, laissant voir un bas de soie de couleur et un petit soulier à haut talon. Du reste, grâce à l'Exposition, le jupon court est admis maintenant pour les costumes du matin et les courses journalières.

L'écoissais a aussi beaucoup de vogue. Pour gilets, il y a des dispositions charmantes sur velours et sur satin; couleurs sombres, égayées par de petits filets d'or. Un biais d'étoffe semblable orne les toques ou chapeaux de feutre et de velours; on s'en sert également pour faire de larges écharpes resserrant une toilette de velours ou de faille noire. Le bleu et le vert foncés forment la plus jolie combinaison. En large ceinture dont les pans sont garnis de beaux effilés de toutes les couleurs de l'écoissais, cela fait très-bien sur les costumes d'enfants, en velours noir. Petite toque écoissaise ou noire, ornée de biais d'étoffe et de plumes sur le côté.

J'ai vu pour des enfants l'arrangement suivant :

En tartan écoissais vert et bleu, traversé de filets jaune or. Jupon à gros plis plats, en long. Corsage à basques, ouvrant devant, sur un très-long gilet de cachemire ou de drap gros bleu, à très-petits boutons dorés. Ce corsage s'attache sur le gilet par de petites pattes de ruban des deux couleurs de l'écoissais, posées en biais. Du côté gauche, où elles penchent, elles sont terminées par un nœud de ruban à petits bouts. Le dos, très-allongé, est fixé sur les plis du jupon par un assez large nœud de ruban des deux nuances. Bas et gants en fillole gros bleu.

Manteau de drap gros bleu, forme long pale-tot, avec gros boutons dorés. Petite toque en feutre gros bleu, ornée de plumes des deux couleurs du costume.

La forme Princesse est toujours la plus choi-

sie pour les robes habillées. Le devant, plissé en travers ou bouillonné, est très-souvent attaché par des nœuds de ruban ou de velours très-touffus; les lès de derrière sont à queue, tout unis, ou faisant deux ou trois bouffants, mais le tout contenu par des cordons disposés en dessous, ce qui n'est pas très-commode à porter. Il faut les mettre en caoutchouc, afin qu'ils se prêtent à l'élargissement, si besoin il y a.

La robe princesse est avec ou sans jupon de dessous. S'il y en a un, il faut que son ornement monte très-peu haut et que le dessus soit bien adapté à la queue, afin que l'apparence soit la même dans les deux cas.

Les pardessus forme visite sont aussi un bon complément de toilette. Toujours beaucoup de confection de drap beige et de drap gris très-clair.

J'ai remarqué des vestons et des casaques ajustées en drap de nuances extrêmement foncées dont les cols, revers et parements des manches étaient très-originellement garnis. On avait pris pour cela des carrés de broderie de couleur sur fond de toile canevas écru, destinés à servir de cache-fauteuil, et on avait découpé au travers les formes voulues, en festonnant les bords. Cela donnait à ces vêtements un cachet très-particulier; mais tout le monde ne pourrait pas les porter. Ils conviennent surtout en voiture.

Je veux signaler ce que j'ai vu faire pour une petite fille :

Il s'agit d'acheter, à très-bon marché, une de ces jolies robes de chambre en cachemire ou fin molleton, soutachées par devant tout le long, et en tablier. On supprime d'abord la queue, on l'arrondit, puis on coupe la robe tout autour de la taille, en rapportant bien le dessin, et sur ce raccord on pose une très-large ceinture de laine blanche. Les robes de chambre bleues, soutachées de blanc, sont les plus jolies. Elles font même beaucoup d'effet.

La mode, tout en élargissant les chapeaux dans leur partie supérieure, n'a rien changé dans leur longueur, et il reste convenu que la passe ne couvrira pas les oreilles, en dépit des névralgies.

Les capotes en faille ou en velours, coulissées ou froncées, sont toujours très-commode il faut. Elles doivent être de la nuance du costume, car, plus que jamais, il est de bon goût d'avoir toute la toilette bien assortie, et pour l'hiver des teintes sombres : feuille morte, bronze, bleu Van Dyck, capucin, etc.

Les chapeaux d'enfants, en dehors de la toque et du bonnet de loutre, si chauds sur leurs petits

NOVEMBRE 1878

fronts, sont en feutre, les formes évasées, et continuent à se placer en arrière. Ils ont les bords plus ou moins retroussés, doublés de velours et généralement ornés de grandes plumes. Le feutre se teint en n'importe quelle couleur.

L'hiver nous ramène le col empesé en toile, souvent tout droit, car les corsages de robes se font très-montants et à poignets autour du cou. Il y en a dont les angles sont rabattus, d'autres tout à fait retournés. Plusieurs sont garnis de bandes de jaconas ou de mousseline double festonnées de blanc ou de couleur, continuant en jabot le long du corsage.

Les garnitures et les jabots se font aussi en dentelle coquillée et en guipure brodée de couleur. En remplacement du jabot, on dispose, si l'on veut, un joli nœud de même genre. Pour le soir, les plissés de crêpe lisse sont ce qu'il y a de mieux.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les tissus de fantaisie en lainage sont si goûtés que la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussman, en fait fabriquer d'assortis aux couleurs de ses tissus de cachemire de l'Inde, avec lesquels ils se combinent. Ce sont : des pékins à rayures de satin bronze, grenat, bleu pâle, bleu marine, loutre, noir qui s'emploient pour le gilet et les garnitures de la jupe drapée; ils coûtent 14 fr. le mètre en 60 cent. de largeur; des tissus laine et soie, pointillés de couleur dont on peut faire le costume complet ou qui peuvent se combiner avec le cachemire; ils coûtent 3 fr 50 c. le mètre en 60 cent. de largeur. Nous les recommandons aux jeunes filles et aux mamans. Pour terminer la série des fantaisies, nous signalerons des écosais de nuances douces et éteintes pour peignoirs et costumes de fillettes : prix, 8 fr. en 1 m. 20 cent. de largeur.

Les tissus de cachemire de l'Inde, qui font toujours les plus élégants costumes de ville et de soirée, se classent en plusieurs séries. La série à 6 fr. 50 c. le mètre, en 1 m. 20 cent. de largeur, se compose des tissus légers, mais solides, que l'on peut employer pour costume complet; on trouve toutes les teintes à la mode. La série à 8 fr. le mètre, même largeur que la précédente, a plus de soutien, et l'on y trouve des teintes nouvelles de grenat, de prune, de bleu. La série à 9 fr., même largeur, qualité dite d'automne, renferme des teintes bleu paon, de tons nouveaux et charmants, ainsi que des verts sombres, des bronzes, des bleus, des gris et des teintes claires; pour toilettes d'intérieur et de soirée. Tous ces tissus se trouvent à la Compagnie des Indes, qui enverra *franco* les échantillons demandés.

Au magasin de deuil de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, les étoffes pour grand deuil et demi-deuil se recommandent par la beauté du tissu et sa durée. Toutes y sont de premier choix, ainsi qu'il convient à une maison spéciale et de confiance; nous nommerons, dans le genre mat, pour grand deuil, les tissus suivants garantis : le barpoor, l'épinglé, la faille de laine, la vigogne, le radzimir, le drap havanais, le drap Chambord, armures, nid d'abeilles, ondulées.

Pour les toilettes habillées, on trouve des armures de soie à dessins exclusifs, des siciliennes en 60 cent. et 1 m. 20 cent. de largeur, des popelines de Lyon. Quant aux tissus de haute nouveauté, nous avons vu des fantaisies grises, scabieuse, pensée, violet marine, qui peuvent être portées indifféremment par les personnes en

demi-deuil et par celles qui ne le sont pas. Les costumes et les confections de la Scabieuse méritent aussi que je les signale pour la distinction et l'élégance des garnitures et aussi pour le goût relativement sobre qui distingue leurs façons.

La coupe gracieuse des manteaux de ville et de voiture est d'un confortable qui plaît à l'œil. Nous aurions voulu vous en décrire quelques-uns; mais ce serait empiéter sur le domaine de l'article mode, je m'abstiens donc. Je terminerai en signalant un grand choix d'étoffes chaudes, molleton rayé, armure noir et blanc, tartare rayé pour robe de chambre. Les échantillons demandés seront envoyés par retour du courrier; à partir de 25 fr., envoi franco contre remboursement.

CORSET DU MATIN, BUSC ARTICULÉ

De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

C'est une très-ingénieuse invention que ce corset du matin que madame Guelle a exposé au Palais du Champ-de-Mars. Nous devons aux demandes répétées de son élégante clientèle cette nouvelle création que nous croyons appelée à rendre de grands services à toutes les femmes, surtout à celles qui sont délicates de l'estomac. Sans busc, sans ressort, sans baleine, il n'en est pas moins un vrai corset et la poitrine s'y trouve à l'aise.

Pour les toilettes de jour, le corset-cuirasse est toujours le préféré; bien cambré, il allonge et amincit la taille; une patte ou ceinture adhérente au corset se serre à volonté; elle permet aux personnes un peu trop fortes pour les modes plates actuelles, de se maintenir sans se serrer la taille. Pour les jeunes filles faibles, ayant une tendance à se voûter, le corset à épaulières les maintiendra sans les fatiguer. En examinant les différentes coupes et façons des corsets de madame Guelle, on reconnaît une main habile et intelligente qui sait comprendre ce qui convient à chaque taille, à chaque conformation.

Nous rappelons que le busc articulé qui se pose à tous les corsets, coûte 3 fr. 50 c. Madame Guelle traitera particulièrement bien nos abonnées, ce dont nous la remercions.

TEINTURERIE EUROPÉENNE

25, boulevard Poissonnière, Paris.

Nous tenons nos lectrices au courant des progrès que M. Périnaud fait faire à la teinturerie, parce que ces progrès amènent une sérieuse économie dans la toilette. M. Périnaud, par sa dernière invention, est parvenu à rendre aux étoffes de soie la souplesse des tissus neufs, ce qui en fait des étoffes *neuves*.

Pour cette dernière invention, l'assouplissage des soies teintes, M. Périnaud a pris un brevet; seul, il peut donc offrir ce perfectionnement d'une soie teinte qui ne se casse pas et sur laquelle les plis ne marquent point. Chez lui aussi sont teints les costumes tout faits avec les nombreuses garnitures de plissés, de volants, de ruches et de biais; costumes de cachemire, de lainage de fantaisie, de faille, de velours, de crêpe de chine; ces deux dernières étoffes prennent la teinture en perfection soit en couleur, soit re-trempées dans la même teinte. La teinture en réserve des châles de l'Inde est faite dans les conditions de soin et de précautions qu'exigent des objets de prix. Le même soin est donné aux tentures, rideaux d'appartement. Nous avons examiné des failles teintes, des costumes teints, et nous pouvons assurer à nos lectrices qu'ils étaient parfaitement réussis.

ÉVENTAILS, OBJETS DE FANTAISIE

De la maison Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre.

Un charmant souvenir à emporter de son voyage à Paris est l'éventail de l'Exposition représentant le Palais du Trocadéro, sur feuille de batiste, avec monture simple, mais soignée, et d'un prix modeste : 3 fr. 50 cent. ; à 5 fr. 50 cent. ce même éventail a l'impression noire ; à 8 fr. 50, l'impression de couleur est plus soignée, et la monture est noire ; à 15 fr., la monture est en ébène ouvragé. D'autres éventails de fantaisie sont brodés sur faille noire ou peints de sujets variés, genre Watteau ou Pompadour, personnages et paysages ; ils coûtent de 29 à 38 fr.

Les ceintures revenues à la mode ont fait inventer des boucles nouvelles ; en voici sans ardilons qui n'usent pas la ceinture ; elles se ferment comme les agrafes de manteaux et se font en nickel ou dorées et repérées ; elles coûtent, selon l'élégance et le fini du travail, 9 fr., 12 fr. ; 15 et 19 fr. ; d'autres sont plus minces, avec ardilons et valent 3 fr. 50, 7 et 9 fr.

Parmi les petits bijoux, nous citerons comme nouveauté : le porte bouquet broché à double usage, qui sert soit de broche, soit de porte-bouquet. Le serpent ciselé en nickel ou vieil argent. à 3 fr. 50 et 5 fr. 50 ; des lézards argentés à 4 fr. 75 ; ciselés, à reflets, à 7 fr. 50. S'adresser directement à madame Leconte, qui expédie *franco* au-dessus de 18 fr. contre un mandat de poste, et *franco* contre remboursement au-dessus de 28 fr. Au-dessus de 18 fr., ajouter 50 cent. pour le port.

TRAVAUX DE FANTAISIE, BRODERIES SUR SATIN

De madame Lecker, 3, rue de Rohan.

Nous ne parlerons aujourd'hui que des ouvrages de fantaisie, la perspective du premier de l'an nous y autorise. Mademoiselle Lecker nous a montré une quantité de charmants objets, parmi lesquels il nous a fallu faire un choix très-embarrassant, car tous sont également jolis. Nous nous sommes laissé séduire d'abord par une corbeille de bureau en jonc et paille d'un travail nouveau et solide ; le lambrequin qui entoure la corbeille est en peluche grenat, découpé en longues dents carrées aux angles abattus. Ce lambrequin, brodé de point russe courant, et appliqué de rosaces en imberlines vieil or retenues par des soies gansées, descend presque au bas de la corbeille, dont la forme est plutôt cylindrique qu'évasée. Entre chaque dent, part d'un trèfle en grosse ganse une grappe de trois glands superposés. La corbeille, l'échantillon, les fournitures, 40 fr. Une corbeille à ouvrage en vannerie noire et or à couvercle, a un lambrequin en drap bleu ciel avec appliques de drap crème, reproduisant des lotus ; de longues anses dorées jouent sur les côtés.

Une fumeuse représente, dans un médaillon, une négresse récoltant du tabac ; l'encadrement de rinceaux a le fond de deux couleurs fait de deux points de fantaisie différents ; Prix 55 fr., le médaillon fait et l'encadrement échantillonné. Tabouret de piano, dessin Pompadour avec jeté d'oiseau-mouche au petit point, fait, moins le fond en laine, 45 fr.

On trouvera chez mademoiselle Lecker du coton rouge et bleu à 60 cent. la pelote, et du tulle à gros réseaux, en 1 m. 60 c. de largeur, à 2 fr. 50 c. le mètre. Cette broderie en coton de couleur est d'un heureux effet. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4179

Toilettes et modes des magasins de deuil de la Scabieuse, rue de la Paix, 10.

Costume d'enfant de M^{me} Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348.

Première toilette. — Robe princesse en cachemire de l'Inde, gris feutre, à plastron tendu, traversé par des barrettes en cachemire, ornées de passants en faille de même nuance ; tablier drapé couvrant presque, les volants plissés du bas de la jupe qui sont l'un en faille et l'autre en cachemire de l'Inde. — Grande visite en cachemire de l'Inde noir, avec manche complète brodée, en dessous comme en dessus, de chenille noire très-fine ; tout autour, effilé mousse à tête grillagée. — Chapeau de tulle perlé sur lequel retombe une cascade de plumes noires.

Deuxième toilette. — Robe en brocatelle et velours Scabieuse ; corsage en brocatelle avec plastron de velours ; petits côtés du dos en velours ; le dos en brocatelle se prolonge en un long pan carré sans garniture, tombant sur la traîne ; un grand revers de velours retenu par des aiguillettes en passementerie, est posé sur la jupe et se relève de chaque côté du tablier en brocatelle bordé d'effilé ; manche de velours. — Guirlande *Cérès* en plumes noires sur une passe bouillonnée en velours ; fond mou en tulle et touffes de roses blanches de côté ; barbes de tulle.

Toilette de petite fille. — Robe en velours grenat, princesse devant et à petite jupe plissée à gros plis derrière, sur laquelle se détache le dos du corsage découpé à grandes pointes, les pointes bordées d'une garniture en lacet et crochet. — Chapeau de feutre blanc bordé de velours grenat ; draperie de velours nouée derrière ; devant, aigrette de petites plumes grenat retenue par une agrafe en grèbe.

GRAVURE DE MODES, 4179 bis.

Toilettes et modes de M^{lle} Tarot, rue Favart, 4.

Costume de petits garçons de M. Lacroix, boulevard Haussmann, 62.

Toilette de petite fille. — Robe plate en sergé écossais avec plastron et dos plissés, en faille bleu marine, terminés dans le bas par des petits plissés étagés également en faille ; col en écossais bordé, comme la robe, de trois rouleaux de faille ou cachemire des trois couleurs dominantes de l'écossais ; poche carrée découpée au milieu ; deux petits plissés remontant, en faille bleu marine, remplissent le vide de l'échancrure ; nœud au-dessus. Parement de manche assorti à la poche. — Chapeau de feutre gris à bord tombant, avec draperie de faille et velours bleu marine ; plume posée en couronne autour de la calotte.

Toilette de jeune fille. — Jupe en armure de soie grise, granitée de grenat ; dans le bas, volant peu fourni, à plis très-espacés d'où s'échappent de petits godets plissés en faille grenat. — Tunique drapée très-bas devant ; les coutures font tête sur le lé de côté bouillonné, et traversé par des rubans grenat noués au milieu du lé. Corsage (1) à longue basque ; guimpe carrée plissée, légèrement capotée dans le haut ; col rabattu en velours grenat sur lequel est posée une applique de vieille guipure ; la basque du dos rappelle l'ornement de la jupe, demi-parement en velours avec applique ; talon coulé en faille. — Chapeau de velours gris avec doublure tendue en velours gris ; nœud de côté un peu en arrière et plume amazone grise.

Toilette de baby. — Robe princesse en velours loutre, à coutures très-approchées ; devant, large plastron bordé de chinchilla ; bande plissée au bas ; sur la robe est jetée une draperie faisant ceinture, bordée dans le bas d'une bande étroite de chinchilla ; elle est nouée derrière avec agrafe de chinchilla. Col rond et parement de manche en chinchilla. — Chapeau de feutre blanc orné d'une draperie de satin blanc avec nœud devant ; dessous coulé en satin ; dessus, une plume retombant sur le front et une relevant sur la calotte.

Costume de petit garçon. — Jupe plissée en drap natté gris ; veste ronde (2) bordée de galon, ouverte

(1 et 2). Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ces patrons le 16 Novembre.

sur un faux gilet de même étoffe, avec petites poches bordées de galon.

Costume de garçon de 9 à 10 ans. — Pardessus en drap moletonné castor, avec col et parement en castor naturel, fermé par des brandebourgs en soutache fine de même ton que le drap et la fourrure; les revers devant en drap piqué. — Bonnet moscovite en castor avec aiguillette de soutache.

IMITATION DE PORCELAINE DU JAPON

CACHE-POT, scènes japonaises.

CARTONNAGE

CALENDRIER, première partie de la hotte (vide-poche).

PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèles de la maison Jardin, 83, rue de Rivoli.

Tous les motifs marqués du même numéro appartiennent à un même objet.

1. *DESSUS DE GUÉRIDON.* Seul, de toute la planche, ce modèle exigera un petit travail de calque; la dimension du dessin entier nous aurait obligé à sacrifier les objets plus petits; nous avons pensé que nos lectrices nous sauraient gré de leur avoir donné ce huitième (le milieu est tracé au quart) dont l'élégante disposition leur permettra d'offrir un charmant tapis, en soutache ou soie d'Alger posée à plat avec points d'arrêt, sur fond en cachemire, drap ou velours, noir ou de couleur; ou un tapis pour guéridon de jardin ou pavillon de campagne, en soutache de laine, sur grosse toile, avec le lambrequin bordé d'un lacet de laine assorti à la soutache. Si le dessus de guéridon est en drap, cachemire ou velours, on bordera d'un effilé, mélangé des nuances du fond et du travail (voir le croquis page 3 du cahier).

2. *SERVIETTE A MARRONS* ou à œufs, soutachée en laine de couleur sur grosse toile écru; bordée d'un lacet de laine assorti.

3. *POCHETTE A OUVRAGE*, soutache sur satin, cachemire, armure, velours, drap, toile, etc. On peut remplacer la soutache par une soie d'Alger posée à plat, fixée par des points d'arrêt de nuance ou seulement de teinte tranchante; pour tailler le patron de la pochette, on sait que l'on doit ajouter 2 centimètres tout autour parallèlement au bord extérieur du dessin. La partie unie dans laquelle nous avons placé le dessin de pelote n° 10, est la partie sur laquelle rabat et vient se boutonner l'autre extrémité de la pochette.

4. *PANIER EN TOILE.* Ce panier peut se plier et se mettre dans la poche, si l'on prévoit quelque emplette à faire au retour de promenade; il se fait en soutache de laine de couleur sur grosse toile; les dents sont bordées d'un lacet de laine assorti à la nuance de la soutache. recouvert d'une ruche faite avec le même lacet. Taillez un rond en grosse toile de 35 centimètres de diamètre, découpez les huit dents, sur le tracé indiqué à l'une des dents, posez votre bord en lacet, puis faites la broderie. Les dents sont ensuite relevées pour être réunies sur le côté deux à deux par un surjet jusqu'à la hauteur de la pointe du dessin. Le panier est terminé par un sac en toile plus fine de 22 cent., plus 8 cent. pour la coulisse de hauteur sur 49 cent. de largeur; il est bâti à l'envers en dedans du panier, au bas et au haut des dents, et fixé par les points en posant la ruche autour des dents; on fait en haut une coulisse, dans laquelle on passe un lacet de laine. Si l'on doit transporter des objets un peu lourds tels que des livres, on pourra ajouter des anses, en corde laine, ou laine et fil mélangés (voir le croquis, page 8 du cahier).

5. *BLAGUE A TABAC.* On taille sur le patron du premier motif quatre morceaux soit en laine, soit en toile, pour broder en soutache de laine; soit en cache-

mire, peau d'Allemagne, damassé, velours, etc., on la brode soit en soutache soit le travail en soie d'Alger ou en ganse perlée fixée par des points d'arrêt, soit trois ou quatre rangs en points de chaînette, en soie d'Alger dédoublée d'une seule nuance de tons dégradés. La broderie terminée, on réunit les quatre parties par des coutures dans lesquelles on enfonce un lacet plié en deux, assorti à la soutache; il forme liséré; on borde le haut du même lacet simulant liséré, puis on termine par un sac en toile fine si la blague est en toile, en taffetas pour les autres étoffes; ce sac, fermé par une coulisse en lacet pareil aux lisérés, a 6 cent. de hauteur; on double d'une vessie et on ajoute à la pointe un gland ou un groupe de glands. On peut la faire plus grande en ajoutant deux pans.

Modèles de M. Sénarl, 37, rue de Lille.

6. *ÉCRAN*, soutache de nuance tranchante ou ton sur ton, sur fond en satin; ce même modèle servira pour lambrequin de corbeille de bureau, on le brodera alors sur drap en soutache de laine.

7. *PORTE-LETTRES*; les deux motifs marqués n° 7 forment le porte-lettres, le fond et le devant; nous avons donné souvent les indications nécessaires pour monter cet objet. On le brode en soutache grise sur cuir d'Allemagne, ou deux rangs de chaînette de deux tons d'une même nuance, tranchant, sur fond en cachemire ou en drap.

8. *CORBEILLE A CARTES*, les 9 motifs séparés marqués n° 8 forment toutes les pièces de la corbeille, que vous brodez comme le porte-lettres; le fond est fixé sur un carton, sous lequel on pose un autre carton recouvert d'un taffetas assorti à la corbeille, et fixé tout autour par un surjet; on prépare de même les huit petits panneaux que l'on a taillés sur le tracé ajouté à l'un des huit motifs; les panneaux sont réunis par un surjet, puis fixés de même au fond; le surjet du bas est recouvert d'une corde assortie au fond et à la broderie; les autres surjets sont recouverts d'une chenille fine, ainsi que les coutures intérieures de la corbeille.

9. *PANTOUFLES*, dessin cachemire; on les fait en cachemire ou en drap, broderie en point de chaînette; l'arabesque est composée de deux ou trois rangs dégradés du mordoré au mais, les autres motifs dont la nuance est indiquée sont formés par deux rangs de points d'une même nuance.

10. *PELOTE* ou *ESSUIE-PLUMES*; ce dessin occupe l'espace libre dans la pochette n° 3, la broderie se fait comme celle du porte-lettres n° 7, la pelote sera carrée avec l'encadrement, ou ronde en employant seulement la rosace du milieu; ce même motif isolé servira également pour essui-plumes. — Ce modèle pourra aussi être utilisé pour calotte grecque, on prendra le milieu pour le fond; et l'encadrement pour le tour; on répètera les motifs du cadre en les reproduisant par groupe de deux comme ils sont sur chaque côté.

ONZIÈME CAHIER

Petite garniture — Mouchoir lacet anglais — Costume de petite fille — Pardessus pour enfant (patron coupé) — Guirlande pour drap — Garniture — Bavoir au crochet — Guéridon — Petite garniture — Petite dentelle lacet et crochet — Dentelle Renaissance — Dentelle Renaissance — Augustine — Bandes appliquées en cretonne — Toilette en cachemire de l'Inde — Déshabillé — Petit fond Pompadour — Dessous de jardinière — Petite hotte tricotee — Petite garniture — Petite garniture — Panier en toile — Taie d'oreiller.

PATRON COUPÉ

PARDESSUS POUR ENFANT, voir le tracé des différentes pièces, le croquis et les explications page 2, (cahier de Novembre).

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

On fait beaucoup, en ce moment, des costumes de drap : drap zéphir, amazone, molleton, ou fantaisie; ils sont courts, de manière à n'avoir pas besoin d'être relevés dans la rue, ce qui est une grande amélioration, pour les courses à pied.

Presque tous sont avec de grands gilets en velours uni ou frappé, en pékin, moire, ou tissus brochés. S'ils ont la forme laveuse, le revers seul est garni.

Souvent, le derrière de la jupe est plissé en long, de même que le volant du jupon. D'autres fois, la jupe est complètement unie, et quand le gilet et les revers sont en moire, une écharpe semblable la traverse, en se nouant assez bas en arrière.

Voici un modèle mélangé de drap rayé en long de deux tons de gris, avec filets or, et de drap uni gris-fer. Le jupon et la jupe sont rayés. Le jupon a, dans le bas et seulement par devant, un assez haut volant plissé, sur lequel retombe une petite jupe, dont la rayure est mise en travers. Les lés de derrière tombent droit. Ils sont plissés, du haut en bas, et sont réunis de chaque côté à la petite jupe et au volant du devant du jupon par une échelle de petits nœuds de faille noire; un ruban beaucoup plus large, formant deux longues coques et des pans, resserre un peu les plis par derrière au sortir des basques du corsage, qui est en drap uni, gris-fer.

Le dos est fendu au milieu dans les basques, et les côtés forment un pli double, fermé par une rangée de boutons dorés. Poches en travers. Le devant, boutonné, est garni d'un plissé posé au bas des basques, à la largeur de 20 centim. et de 10 centim. de haut. Les manches unies sont fermées par des boutons dorés posés jusqu'au coude. Souvent, les corsages des robes de drap se font forme jaquette, arrondies, retenues sur un long gilet par une patte ou un seul bouton à la taille.

Le cachemire, quel qu'il soit : d'Ecosse, de l'Inde, du Thibet, crêpé, foulé, renforcé, etc., est également très en vogue, mélangé de faille, de velours, de moire et même de satin.

Le costume suivant a beaucoup de cachet. Il est couleur acajou. Le jupon de cachemire est court; il a tout autour deux très-petits volants plissés posés presque l'un sur l'autre, l'un en satin, et l'autre en cachemire. Le devant du jupon est garni de 13 bandes de galons indiens brodés en couleur, posés en long. Ces galons sont distants les uns des autres par un espace de 5 centimètres.

Le corsage-habit, également en cachemire, boutonne droit jusqu'à la taille où il se termine par un nœud de satin à bouts. Il se prolonge ensuite

par côtés, en s'écartant sur le jupon et en se retournant en revers de satin même nuance, venant se fixer en arrière assez bas par deux nœuds de satin. Le dos du corsage forme un peu bas un gros pli double, qui est repris deux fois en draperie retombant sur le bas du jupon. Le corsage a un col pointu par devant et garni d'un galon indien. Les manches, idem, surmontées d'un nœud de satin.

J'ai vu ce même modèle que je viens d'indiquer, exécuté en noir d'une charmante manière : Le jupon, en faille, est orné en long de bandes de pékin satin et velours. Le corsage-habit en pékin doublé de satin. Boutons d'acier ouvragé.

Un des plus jolis ornements du cachemire est toujours le plissé de soie; il se fait très-petit et très-touffu.

La perspective du mauvais temps fait songer aux jupons de dessous. Les noirs sont les plus pratiques pour les personnes faisant de longues courses. Ceux de soie sont les plus agréables à porter; on les garnit de 3 ou 5 tout petits volants plissés. Ceux en laine peuvent également avoir cette garniture. Il faut monter les fronces sur une ceinture plate un peu haute, afin de n'être pas embarrassée de l'ampleur sous les corsages, toujours très-plats aux basques.

Les personnes frileuses trouveront des jupons de satin tramé, ouatés et piqués à des prix exceptionnels de bon marché.

Aux costumes habillés des enfants on fait de charmantes vestes très-longues de taille et non ajustées, quoique à plusieurs coutures dans le dos. De petites basques découpées y sont rapportées, et celles du dos sont doubles. Ces vestes, doublées de soie, ne sont garnies que de jolis boutons. Le bord est piqué ou bordé d'un petit lacet de soie. Elles ouvrent sur un long gilet et ne sont retenues à la taille que par une petite patte. La jupe de dessous est ordinairement pareille et toute plissée. En drap fin gris clair sur un gilet de sicilienne ou de velours gris de ciel, c'est très-élégant. Une large ceinture semblable au gilet passe quelquefois en dessous de la veste, mais c'est véritablement un peu superflu. Chapeau de feutre du même gris avec plume bleu de ciel. Bas bleus.

Cette forme, en velours noir, est aussi très-jolie. Gilet de n'importe quelle couleur. Chapeau et bas assortis.

Les vêtements d'hiver proprement dits se portant indistinctement sur toutes les toilettes, sont ouatés ou doublés de fourrures. Les formes varient entre la ronde, le paletot demi-long ou la visite. Grandes emmanchures afin de ne pas froisser le dessous. Ils ont des bords de fourru-

DÉCEMBRE 1878

res, de peluche anglaise ou des broderies de soutaches et de passementeries. En dehors de ces belles fourrures, on emploie de très-jolies franges de chenille ou autres comme garnitures.

Les plus habillés sont très-souvent semblables aux costumes; ils cambrent bien la taille en arrière. La casaque Louis XV à revers est un des plus jolis modèles.

La peluche, le velours et le loutre se combinent pour la confection des chapeaux. La forme dite panier, calotte plate avec bord un peu avancé, est très-seyante. Un ruban passé sur le chapeau est noué de côté, et une touffe de plumes ou de fleurs se pose de l'autre.

On parle de turbans constellés de pierreries comme coiffures de bal. Bien entendu, on ne leur donnerait pas le volume de ceux que nous voyons dans les gravures du temps passé.

Les robes montantes ou ouvertes en carré continuent à être portées dans les plus grandes réunions du soir et en accord avec les robes décolletées. Naturellement, on y fait des gilets, et des plus luxueux : en satin blanc, rose pâle, mais, etc., brodés de soie et de perles de couleur. Boutons de diamants ou d'autres pierreries.

Des jabots des plus belles dentelles ornent les gilets des femmes d'un certain âge qui veulent peu ouvrir leur corsage; les manches de ces toilettes se font demi-longues.

Pour une femme qui n'est plus jeune, on peut utiliser une ancienne robe de velours noir en l'organisant avec un tablier de couleur. Je le suppose rose, en satin, tout recouvert de plissés de dentelle noire, légère. Gilet de satin rose brodé de bouquets de couleur. Manches avec revers de satin rose, recouverts de plissés de dentelle noire entremêlés de nœuds. Coiffure de dentelle noire avec touffes de roses.

J'ai remarqué cette toilette bleu pâle, destinée à plus d'un genre de réception : Elle est en gaze de soie, doublée de faille de même nuance; le devant ou tablier, tout couvert de plissés de dentelle bretonne blanche. Cette dentelle ou tulle brodé, étant à bord droit, convient fort bien pour plisser.

La robe, forme princesse, à queue, s'ouvre sur un très-long gilet dont les basques s'écartent sur le tablier. Ce gilet est en satin blanc, brodé de petits bouquets de roses. Il a un col rabattu en arrière et deux petits revers se prolongeant jusqu'à l'ouverture qui est carrée.

La robe de gaze est garnie du haut en bas d'une dentelle blanche rabattant sur le tablier, et dont la tête est cachée sous des plis alternés, gaze et soie, posés en long sur les deux côtés, bien maintenus par des cordons, en dessous de ceux de derrière, tombant en draperie et faisant queue. Le bas de cette queue est orné de 6 petits volants plissés, 3 de gaze, 3 de soie, mélangés. Roses au corsage et dans les cheveux.

C'est à profusion que l'on emploie les fleurs sur les toilettes de bal. Ce sont des guirlandes qui se croisent et s'entre-croisent, descendant jusque dans la traîne.

Du reste, la mode en exige partout, dans une maison qui reçoit : en lustres, autour des glaces et sur les tables; soit aux diners, aux soupers et même sur la table à thé. On dispose à cet effet de petits ruisseaux de cristal de différentes formes et se prêtant à tous les contours. L'eau dans laquelle trempent les fleurs, des roses coupées le plus généralement, scintille aux lumières, à travers les facettes du cristal et produit un aspect brillant et gai, qui concourt à l'éclat de la réception.

VISITES DANS LES MAGASINS

En visitant l'Exposition du Champ-de-Mars, ne vous êtes-vous pas arrêtée avec admiration devant les vitrines qui renfermaient ces magnifiques châles de l'Inde, et ne vous ont-ils pas fait regretter que la mode du châle long soit passée? Il enveloppait la femme avec tant d'élégance, et celle qui savait s'en draper avait si grand air! Nos manteaux de fourrure élégants, confortables et chauds, ne le sont pas plus qu'un beau cachemire long des Indes, porté sur une robe de velours. La mode, au moins, n'a pu sacrifier à sa fantaisie le cachemire de l'Inde carré; elle a cherché, au contraire, dans la façon de le plier en écharpe, une manière aussi élégante que gracieuse de le porter, manière qui s'harmonise avec le costume de l'époque. Nous avons vu avec satisfaction que le cachemire de l'Inde n'est plus exclu des corbeilles de mariage, et nous félicitons les jeunes filles de s'être laissées guider dans leur choix par un bon goût sérieux et intelligent, et de n'avoir point sacrifié aux fantaisies passagères de la mode. On retrouve toujours avec plaisir, au changement de saison, son cachemire de l'Inde carré; il aide à attendre que la mode soit fixée; il se porte sur un costume de faille, et sur un costume de lainage; avec l'un comme avec l'autre, il est en harmonie.

Quelques-unes d'entre vous, mesdemoiselles, ont vu, bien certainement, ces Indiens qui brodaient, d'une manière assez nonchalante, il faut le dire, des morceaux de cachemire, lesquels, réunis par des coutures aussi artistement faites que leur broderie, formeront un châle. Quelle foule entourait l'étroit espace qui leur avait été alloué! et comme on se pressait, et comme on convoitait la place du vainqueur, lequel, par parenthèse, n'en jouissait pas longtemps. Cet empressement, ce désir de voir que j'ai partagé avec le public, m'ont fait entrevoir sinon appris, le procédé dont on se sert dans la fabrication du châle de cachemire, procédé qui consiste dans une aiguille artistement conduite par des doigts agiles.

Il ne nous manque pas de jolies garnitures à vous signaler : les magasins de la Ville de Lyon, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, en abondent. D'abord, et pour les mamans et pour les jeunes femmes, nous désignerons le tissu velours-plume fait du duvet de l'autruche collé sur étoffe. Ce tissu a l'épaisseur de la loutre, avec plus de légèreté; en bandes de 10 centimètres de hauteur sur un mètre de longueur, il coûte 12 fr. 50 cent. La broderie indienne disposée en galon, assortie à l'étoffe du costume, est aussi une élégante garniture que l'on fait sur échantillon et dans tous les tons à la mode. Pour les jeunes filles, rien n'est plus joli que la nouvelle frange-roseau en lacet mat, mélangé de petit lacet diamanté, que le marabout à lacet copeau, ou mélangé de chenille et de lacet diamanté. Il se fait pour les corsages-veste un entre-deux marabout et des passementeries avec jais. A toutes ces franges et galons perlés ou brodés, les boutons sont assortis. Nous signalerons une véritable occasion de ruban de velours noir à envers de satin rose, largeur 20 centimètres, à 5 fr. le mètre; on en trouvera l'emploi en nœud, en ceinture, drapant une tunique de cachemire de l'Inde ou de mouseline blanche. La dentelle Bretonne, bande de tulle brodée en fil plat, s'emploie pour les guim-

pes et les collerettes ainsi que les plissés de crêpe lisse. Le plastron Breton se met avec les robes ouvertes; il se fait de plusieurs étages de plissés de crêpe lisse, cernés d'un biais sur lequel court un point anglais en soie blanche; il s'en fait depuis 4 fr. 50 c. Une guimpe montante pour les corsages décolletés en carré, est faite de dentelle Bretonne avec plissé de crêpe lisse à l'encolure, et coûte 10 fr. et 6 fr., à plis. Le plissé avec dentelle Bretonne, coûte 4 fr. le mètre et 8 fr. les cinq mètres en crêpe lisse à trois rangs. Un fichu Breton en gaze de couleur, est charmant à porter chez soi, et la dentelle noire bretonne brodée de jais garnira des pointes de tulle, ainsi que les tuniques et les robes de velours. Nous avons regardé les voilettes-neige et le tulle-mousse appliqué de pois en velours; la voilette coûte 2 fr. 10 c. On trouve aussi au détail du velours pékin coupé, soit en biais, soit en droit fil, selon l'emploi; il coûte 15 fr. le mètre en cinquante centimètres de largeur.

Parmi les fantaisies, nous avons vu la nouvelle boucle-cuirasse argentée, dorée ou niellée, et des pékins en gros grain de deux tons camaïeu ou de deux couleurs, pour ceinture; on trouve toutes les teintes à la mode. La voilette-écharpe et le voile carré en tulle moucheté, vu leur dimension, garantiront de la bise; nous les signalons aux personnes sujettes aux douleurs de tête et au mal de dents.

TRAVAUX DE FANTAISIE POUR CADEAUX D'ÉTRENNES

De madame Lecker, 3, rue de Rohan.

Voici une invention qui viendra en aide aux jeunes travailleuses en leur facilitant le travail de la broderie russe et que j'ai vue appliquée à des dessous de lampe, de flacon, de vase. Ces dessous, en drap de deux tons, ont le tracé du dessin perforé, comme un papier bristol; préparés, échantillonnés, avec les fournitures, ils coûtent, la paire, de première grandeur, 22 fr.; la seconde dimension, 15 fr., le petit essuie-plumes, 6 fr., et l'appui-tête, coussin oblong, 25 fr. Des coussins pour fauteuil sont de forme longue, ils s'appliquent de satin sur belle peluche d'ameublement, et sont d'une exécution facile; une ganse sert d'entourage aux rinceaux et une soie tendue, retenue par des points, cerne les fleurs. Prix, échantillonnés avec les fournitures, 40 fr. Cette même application est jolie pour chaise basse, escabeau, pliant, etc.

Parmi les petits travaux qui se trouvent faits ou échantillonnés, nous citerons un thermomètre appliqué sur satin, avec encadrement gothique brodé au point russe; la monture en bronze, la broderie échantillonnée, les fournitures, le tout coûte, 18 fr. Le cadre et le thermomètre, 7 fr. Un porte-lettres, même genre de broderie, sur satin, coûte 12 fr., et 8 fr. sur tissu brésilien. Des écrans de forme octogone, brodés au point russe sur tissu brésilien, coûtent 10 fr. la paire, et la monture en bois noir, 4 fr. Sur canevass brésilien sont préparées des pelotes qui coûtent 5 fr.; des porte-journaux, 12 fr.; des dessous de lampe, 7 fr. la paire. Une boîte à timbres en bois noir, divisée intérieurement en six compartiments avec dessus en satin brodé d'un dessin Pompadour, coûte, l'ouvrage échantillonné 5 fr., la boîte 12 fr. Une boîte à jeux de cartes, qui peut en contenir huit, est en bois noir, avec broderie sur satin, l'ouvrage coûte 5 fr., et la boîte 15 fr. Des écrans à main, dits Duchesse, sont en satin noir, brodés d'un dessin Louis XV, le médaillon

au passé, l'encadrement au point russe; ils coûtent 25 fr. la paire, les médaillons faits et l'encadrement échantillonné, la monture dorée 12 fr. Le buvard parisien, si commode, se brode sur satin et coûte 5 fr., sur cachemire 3 fr. 50, la monture 3 fr. Des bonnets grecs, brodés et soutachés, sur velours, coûtent 25 fr., soutaché 14 fr., sur drap 8 fr. En outre des ouvrages que je viens de signaler, on trouve, chez M^{lle} Lecker, une jolie collection d'ouvrages tout faits pour cadeaux. N'oublions pas d'indiquer une nouvelle soie algérienne pour tricoter les chaussettes et les bas d'enfants; on trouve toutes les nuances foncées et douces, la pelote coûte 2 fr. 50 cent.; elle suffit pour une paire de chaussettes d'enfant de 4 à 6 ans.

MACHINES A COUDRE

De la Compagnie Wheeler et Wilson. — Seul grand prix. — Seul concessionnaire pour la France et les Colonies, M. H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

La machine à coudre de MM. Wheeler et Wilson, que depuis quelques années nous recommandons à nos lectrices comme excellente, vient d'obtenir le seul grand prix, supérieur aux médailles d'or, qui ait été décerné à ce genre d'industrie, par le jury de notre exposition universelle. Récompense justifiée et par les perfectionnements que les inventeurs ne cessent d'apporter dans le mécanisme, et par l'invention de nouveaux guides dont l'application est des plus simples. La mise en mouvement est facile, une légère pression du pied suffit, ce qui permet d'en faire usage pendant des heures sans se fatiguer. Cette machine a été imitée et livrée sous des dénominations diverses; pour éviter les contrefaçons, on doit exiger que la machine porte la marque de fabrique, deux W enlacés dans un écusson, et le nom de H. Vigneron sur la plaque. Il serait encore préférable de s'adresser directement à M. H. Vigneron, s'il ne se trouvait pas un dépôt de la maison de Paris dans la ville que l'on habite. La Canadienne, machine à navette, et la Favoite des dames se trouvent chez M. H. Vigneron, ainsi que la nouvelle machine à plisser dont il est l'inventeur, et qui lui a valu une mention honorable. De grandes facilités de paiement sont données à nos abonnées. — Prière d'écrire directement à l'adresse donnée.

Nous vous avons parlé de la maison Poivret, 61, rue Montorgueil, comme l'une des meilleures fabriques de chaussures, vendant à des prix raisonnables. Toutes les chaussures cousues ne coûtent pas plus cher que la chaussure clouée; de là, économie réelle. Les formes les plus élégantes sont exécutées en chevreau mat et brillant, en peau mordanée, en satin, et les bottes en veau pour la ville sont d'un excellent usage. La diversité des façons ne nous permet pas de signaler particulièrement telle ou telle espèce de chaussures; nous dirons seulement que, quelque choix que l'on fasse, on est assuré d'être élégamment chaussé. Les pantoufles, les souliers de fantaisie et de bal s'y trouvent diversement garnis de bouffettes, de nœuds Louis XV, de barrettes et de boucles. Les collégiens y trouveront de fortes chaussures, et les babies de mignons souliers; les fillettes, des demi-bottes. Nous engageons nos abonnées à demander à M. Poivret le catalogue illustré des chaussures fabriquées par sa maison; elles y trouveront, en outre des longueurs et des prix, la manière de prendre les mesures à envoyer

démontrée par un croquis, ce qui ôte toute difficulté. D'après ce catalogue, on peut choisir la forme, la peau, les nœuds et savoir le prix de chaque espèce de chaussure. Tous les envois sont rendus *franco de port* depuis 25 fr. jusqu'à la gare la plus proche pour la France, l'Alsace-Lorraine, la Belgique, et la Suisse; jusqu'à Marseille, pour l'Algérie et la Corse et jusqu'à la frontière française pour tous les autres pays.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4184

Toilettes et confections de M^{lles} Vidal, rue de Richelieu, 104.

Modes de la maison Coutot, avenue de l'Opéra, 43.

Première toilette. — Robe en drap vigogne gris russe et velours rayé; jupe ornée d'un grand volant monté à plis creux et bordé d'un petit plissé; sur le haut du volant retombent deux rangs de bouclettes de ruban; une écharpe de velours rayé est fixée sur la jupe par un nœud de ruban, posé sur deux plis creux faisant godet. Corsage Louis XV; deux pointes au gilet en velours rayé; jaquette avec deux pattes de velours posées en long dans le dos; parement de manche en velours; revers piqués du corsage endrap découpé; boutons *cuvette* en nacre. — Chapeau de velours gris russe avec nœud de satin assorti, retenu par une boucle en nacre; plume ombrée.

Deuxième toilette. — Robe en cachemire de l'Inde olive ou grenat ornée, dans le bas, de pointes en plissés de faille assortie, comblant le vide de pointes tombantes en cachemire. Tunique drapée sans garniture, bordée d'un ourlet piqué. — Confection en drap beige brodée en soutache de soie de deux tons; les manches, découpées à crênaux, sont ornées de galon mousse et bordées, comme la confection, d'effilé marabout. — Chapeau en feutre *Gisèle* orné de velours grenat; dessus, torsade de velours, relevée devant en deux grosses coques plissées; plumes se croisant derrière; brides de satin.

Toilette de fillette. — Costume en bourrette et velours loutre; jupe plissée à la religieuse; tunique relevée derrière, ornée d'un large revers de velours posé en biais et se perdant sous le retroussis. Corsage-jaquette à basque rapportée devant, cuirasse derrière (1); revers-châle en velours sur un gilet en bourrette; poches et parements de manches en velours. — Toque plissée en velours loutre avec cordon de plumes; dessus, traverse et nœud en ruban écossais bleu de ciel.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

ÉCRAN-BANNIÈRE sur fond blanc ou mastic. — Cet écran, que l'on fait sur canevas plus gros, est fixé à une monture avec pied; l'encadrement rouge marque le bord, qui sera recouvert d'un galon multicolore, après qu'on aura doublé l'écran d'une satinette ou d'un taffetas assorti à l'une des nuances du dessin, dont on recouvre le surjet d'une corde en soie.

GRANDE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET pour drap et alphabet assorti pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

CARTONNAGE

HOTTE-CALENDRIER. — Il faut employer de la colle-forte liquide brune (Voir, pour faciliter le montage de ce vide-poche ou porte-lettres, les patrons avec lettres de raccord donnés sur la planche de patrons). Ces quatre pièces sont celles que l'on reçoit en blanc, avec rainures repoussées, et que l'on assemble avant de coller dessus les pièces argentées. Les traits légers

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 décembre.

marquent le bord extérieur des plis à faire au carton, pour donner le *mouvement* aux différentes pièces; les parties ombrées indiquent celles qui sont collées en remplis sous d'autres parties; le tracé ombré O, P à U, au n° 15, est la place où se pose, lorsque la monture est préparée, le support n° 18; on le place derrière la hotte (pour ne pas multiplier les patrons, nous avons indiqué cette place par le tracé ombré.) On colle les remplis qui donnent le mouvement aux quatre pans du devant n° 16; on colle le rempli M N sur le fond n° 15, et les remplis K L et I J, à l'intérieur du devant n° 16. — On fait au n° 15, dans le haut, la fente indiquée pour former la coulisse destinée à recevoir le calendrier; au bas du carré du milieu on fend, sur trois côtés, la petite bande ombrée que l'on replie, et qui sera collée, en terminant, sous le fond argenté pour soutenir le bas de la coulisse; on fait un pli léger sur le trait E F pour rejeter le pied un peu en arrière; on prépare le n° 17 comme le n° 16, ensuite on le colle, en suivant les lettres de raccord, sous le n° 16 et sur le n° 15; on fait les remplis du bas du n° 15, A B et C D, et on les colle sous le n° 17 aux lettres correspondantes. Lorsque cette charpente est parfaitement séchée, on découpe les pièces argentées; au fond, on enlève le carré blanc à moins que l'on préfère, à la coulisse, coller successivement les mois deux par deux sur ce carré. On colle le pied en rabattant les remplis sur le bas du n° 16, on recouvre ensuite cette partie, puis on recouvre le fond en collant fortement le rempli du bas de la coulisse, du n° 15. On découpe le support n° 18, on marque le pli du milieu en sens inverse de ceux de côté, comme l'indique le creux du carton; on marque les remplis et on rapproche les deux côtés pour coller le support, derrière la hotte sur le tracé ombré du patron n° 15, en suivant les lettres de raccord. Pour la coulisse, on taille un carton de 13 centimètres sur 5 centimètres de largeur, on colle le calendrier par deux mois, et on pose derrière une bouclette en ruban pour retirer à volonté la coulisse que l'on fait glisser derrière la fente.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèle de M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan.

BOÎTE À MOUCHOIRS, toile Colbert, jours à fils tirés et guipure Richelieu. — Les carrés mats sont ou doublés en mousseline claire, ou par un long point de reprise en fil plat. Si l'on veut donner à la boîte la forme allongée d'un sachet, on prolongera en haut et en bas, sans interruption, la double rangée de carrés; à l'extrémité, à la même distance du milieu, on fermera par des carrés comme de l'autre côté, pour former un second carré avec le motif en guipure au milieu; ces deux carrés se trouvent ainsi séparés par le travail de carrés entourés de jours. Pour monter cette boîte, on consultera les explications données pour le montage du coffret à bijoux en macramé, publié en mai; pour les dimensions, on suivra celles du modèle de la petite planche repoussée de ce numéro; la dentelle placée au-dessus et destinée à recouvrir le tour de la boîte, en marque la hauteur.

DOUZIÈME CAHIER

Thermomètre—Corbeille couverte—Corsage et chapeau de voyage—Hotte-calendrier—Pardessus d'intérieur—Petite jardinière—Costume de fillette—Paletot soutaché pour baby—Capeline de baby—Ecran de lumière—Dentelle Renaissance—Chance-lière—Vide-poche—milieu de table—Ourlet à jours et guirlande—Bavette—Garniture—Costum court—Petite garniture—Porte-alumettes—Rond de serviette—Porte-bouquet—Bas de jupon.

PLANCHE XII

1 ^{er} côté		
PARDESSUS SOUTACHÉ POUR BABY	} cahier de décembre.	
page 2.		
CAPELINE POUR BABY, page 3.		
HOTTE-CALENDRIER, page 2.		
2 ^e côté		
PARDESSUS D'INTÉRIEUR, page 2 (même cahier).		

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

Je ne puis, à cent lieues de distance, ouvrir mes armoires à linge pour que son regard, franchissant l'étendue, en inspecte les rayons; mais je voudrais qu'elle pût constater la blancheur et le parfum de toutes ces piles en bon ordre. Elle ne me demanderait pas si je savonne mes draps dans une infusion de fleurs d'oranger ou de pétales de roses; mais peut-être accepterait-elle la recette de mes lessives. Qu'elle la désire ou non, je te l'envoie, ma chérie, ne fût-ce que pour te prouver que, moi aussi, je m'occupe « de ménage ».

Dans 50 litres d'eau bouillante, fais dissoudre:

Un kilogramme de savon.

Ajoute :

30 grammes d'ammoniaque,

30 grammes d'essence de térébenthine.

Jette ce mélange sur ton linge bien entassé; couvre le tout et n'y touche plus pendant quatre heures. Au bout de ce temps, fais frotter dans cette lessive chaque objet *infusé*, puis rincer à l'eau claire, et si madame R. trouve alors ton linge moins blanc que le sien, je consens à ce qu'elle me taxe, devant nos cinquante mille abonnées, d'ignorance et de présomption!

A propos de ces chères abonnées, laisse-moi te dire ce que nous venons d'imaginer dans leur intérêt; mais, au fait, pourquoi tant d'explications? Regarde toi-même et comprends. Que découvres-tu dans la couverture de ce numéro?

— Deux bulletins d'abonnement.

— Et tu en conclus?

— Quel'un, destiné à l'abonnée elle-même, lui permettra de renouveler son abonnement sans perte de temps ni frais de style puisqu'elle n'aura que des blancs à remplir :

— Et puis?

— Et puis... c'est tout, ce me semble.

— O Florence, tu m'étonnes, en vérité! comment, tu ne sais pas du premier coup l'avantage de cette innovation! Eh bien, femme peu pénétrante, comprends donc ceci : « Au milieu des milliers de lettres que nous recevons au moment du renouvellement, comment veux-tu que nous puissions procéder vite et sûrement, lorsque le nom, l'adresse, l'indication de l'édition choisie sont disséminés et noyés parmi d'innombrables détails de toute nature?... Le bulletin permet de prendre immédiatement ces renseignements isolés; il assure la rapidité du service, diminue considérablement les chances d'erreur et facilite les recherches en cas de réclamations. »

— C'est parfait; mais un seul bulletin me semble devoir atteindre à ce but. Pourquoi deux bulletins, alors?

— Florence, Florence, tu m'affliges de plus en plus avec ce manque de pénétration!! Heureusement cela ne t'est pas ordinaire. Eh bien, puisqu'il faut en ce moment te mettre un gros point sur chaque I, laisse-moi te rappeler combien l'usage d'offrir un abonnement au *Journal des Demoiselles* en cadeau d'étrennes s'est généra-

lisé depuis deux ans. Non-seulement on est sûr de faire ainsi *un* plaisir, mais l'on sait qu'on en va causer autant que de numéros à paraître dans l'année! Non-seulement on éveillera *un* joyeux mouvement de reconnaissance à la réception du premier numéro, mais ce mouvement se renouvellera de mois en mois, ou de quinzaine en quinzaine, ou de semaine en semaine, selon l'édition offerte; et, de la sorte, ce petit cadeau sera un des premiers parmi ceux qui « entretiennent l'amitié ». Comprends-tu maintenant pourquoi nous adressons à chacune de nos chères abonnées un second bulletin dont elles puissent remplir les blancs par le nom et l'adresse d'une amie?

Toutefois, il se pourrait que ce second bulletin devint insuffisant et que nos abonnées fussent désireuses de faire lire le *Journal des Demoiselles* à plusieurs amies, ou plusieurs parentes... qu'elles envoient alors la liste de ces amies, de ces parentes, et nous croyons pouvoir leur promettre que cette propagande sera aussi à leur profit. La publication qu'elles favorisent de leur préférence a réalisé déjà bien des améliorations; mais le dernier mot du mieux n'est jamais dit : avec le nombre actuel de nos abonnées l'on nous rendra cette justice que nous avons déjà réalisé bien des progrès; mais avec le double d'abonnements, à quels perfectionnements, à quelles surprises, à quel luxe d'annexes ne parviendrions-nous pas? Si madame R. avait moins horreur des citations latines, ce serait ici le cas de reproduire pour notre cher journal la devise de Fouquet :

« *Quò non ascendam?...* »

c'est-à-dire : « Où ne monterai-je pas?... »

Mais madame R. déteste les citations et je dois ménager ses antipathies, ne fût-ce que par reconnaissance pour la fidélité qu'elle nous conserve depuis vingt-cinq ans.

Transmets-lui, ma chère belle, tout ce qui pourra l'intéresser dans cette longue épître et recommande-lui surtout de se hâter si elle a quelque demande nouvelle d'abonnement à nous adresser. Les derniers jours de l'année sont pour nous comme les dernières années de la vie humaine : ils passent avec une vertigineuse rapidité; nous les sentons nous échapper; le sable glisse avec bruit dans le sablier; l'horloge du temps semble accélérer sa marche et nous aussi, pressés de préoccupations, surchargés d'affaires, poussés par les exigences du moment, nous ne marchons plus : nous courons! Nous ne courons plus : nous avons des ailes pour arriver à l'heure. Mais ce n'est point assez encore ni de notre zèle, ni de nos ailes (sans calembour), il nous faut trouver une aide dans l'empressement, dans l'exactitude des personnes intéressées à notre propre exactitude, à notre propre empressement.

Ceci est le dernier vœu que formera en finissant l'année la plus aimante et la plus dévouée de leurs amies et la tienne.

JEANNE.

MOSAÏQUE

Qu'est-ce que se résigner ? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

M^{me} Swetchine.

La distance dans les montagnes est comme le temps dans la vie, elle trompe. Seulement, le temps trompe en sens inverse des distances ; on croit les unes basses et elles sont hautes ; on croit le temps long et il est court ; il semble infini et il est déjà passé.

M^{me} de Lamartine.

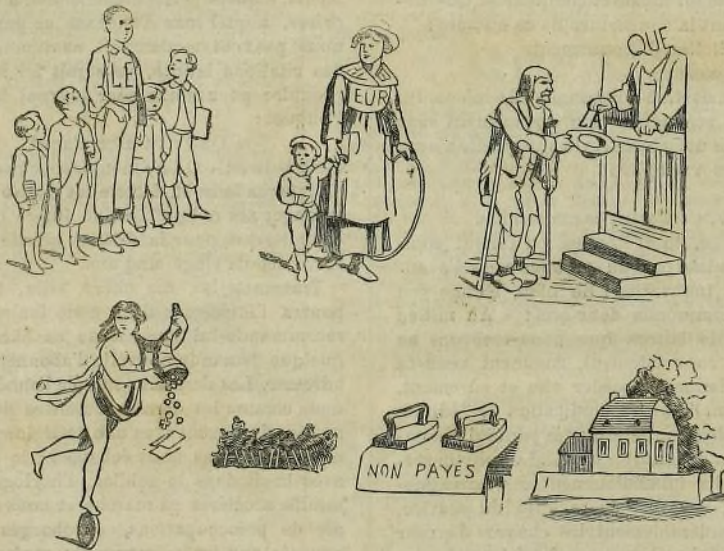
Un homme vain trouve son compte, à dire du mal de soi, un homme modeste ne parle point de soi.

La Bruyère.

Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

M^{me} Swetchine.

REBUS



Le mot de l'énigme contenu dans le numéro de Novembre, est : *farce*.

Explication du Rébus de Novembre : *Fais le bien et ne regarde pas à qui.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

8-4226 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64.